

B 1544

PETÖFI EN
FRANÇAIS

BÁCSKAI MIHÁLY



B 1544



Table des matières.

I. Préface

Traduction et difficulté	1
La critique hongroise à propos des traductions françaises de l'œuvre de Petőfi	3
But de la présente étude	4
Notes	5

II. Les premiers traducteurs de Petőfi

Littérature et société	6
Les autres traducteurs de Petőfi au XIX ème siècle	9
Méthodes de quelques traducteurs anciens	16
Notes	18

III. Les traducteurs de Petőfi en
France et en Hongrie au XX ème
siècle

Les problèmes théoriques de la traduction en France et en Hongrie	24
(Quelques problèmes spécifiques de la Hongrie)	36
Les problèmes particuliers de la traduction du hongrois en français	38
Notes	43

IV. La comparaison et la critique
des traductions de János Vitéz

A. Dozon: Le Chevalier Jean	46
-----------------------------	----

50

F.E.Gauthier: Jean le héros	52
G.P.Dhas: Jean le Preux	54
G.T.Delof: le Jean le Preux	56
Notes	74
 V. Comparaison et critique des textes originaux avec les traductions	
" <u>Fin septembre</u> " dans l'adaptations de Guillevic	76
" <u>Chant nationalé</u> " dans l'adaptation de Gauthier, de Gaucheron et de Reusselot	81
Notes	93
 VI. La postérité du poète	
Petőfi et la critique française contemporaine	94
Conclusion	95
Difficultés et espoir	96
Notes	99
 ---- - ----	
Additif	100
Ouvrages consultés	109

"Son nom figure dans les manuels de littérature et d'histoire, mais son œuvre est peu connue à l'étranger, malgré des efforts de traductions fort louables."¹

La bibliographie des éditions en langues étrangères de ses œuvres suffirait à remplir un volume. Qu'est-ce qui nous a poussé à écrire ces quelques pages sur le développement de la poésie de Petőfi en français. Nous ne sommes pas inspirés par le cosmopolitisme, en choisissant la langue française. Nous ne sommes même pas inspirés par des considérations philologiques, mais par une volonté de suivre de près notre poète et héros national dans le pays des révolutions.

Quel accueil la France réserve-t-elle au poète Sándor Petőfi, lui qui aimait tant ce pays? Petőfi, l'un des plus grands poètes hongrois, est-il suffisamment connu en France?

Nous pouvons constater que si la musique hongroise a pu prendre une place considérable dans le monde, /elle est représentée surtout par des noms aussi prestigieux que celui de Ferenc Liszt, de Zoltán Kodály et de Béla Bartók/ si à un moindre degré, certains représentants de la peinture et de la sculpture font apprécier leurs œuvres dans les expositions, si les films hongrois attirent l'admiration du public français, il n'en est malheureusement pas de même en ce qui concerne les œuvres littéraires. Il faut

admettre que les œuvres les plus représentatives de la littérature hongroise demeurent inconnues du public français. La postérité de la poésie hongroise en France reste cependant le problème inquiétant des spécialistes hongrois. Pour une double raison: d'une part la poésie a toujours joué un rôle essentiel dans la vie de la Hongrie, d'autre part, les Hongrois apprécient tant la civilisation française, ils considèrent la France comme le pays des révolutions; cependant ils seraient heureux de voir apprécier leur propre littérature par les Français. Les spécialistes hongrois se rendent compte que la "percée" de la littérature hongroise en France n'est pas faite. Loin de là. Même Aurélien Sauvageot qui connaît et aime la poésie hongroise, peut dire à juste titre: "Si la poésie française n'a cure de perdre son prestige parce qu'elle demeure accessible directement en français à un nombre considérable d'amateurs, en revanche, la poésie hongroise ne peut que souffrir d'être adulterée. Elle risque d'y perdre, elle, son prestige, car peu nombreux sont, hélas, ceux qui peuvent recourir ici à la source hongroise elle-même."²

Les difficultés de la poésie hongroise en France sont multiples et nous ne saurions les envisager ici toutes. Nous n'en retiendrons qu'une seule: la traduction française des œuvres de Petőfi. Il y a lieu de se demander si Petőfi en français a servi ou a



desservi la poésie hongroise en France.

En 1939, István Lelkes publie un article intitulé: Petőfi en France. L'auteur regrette que la popularité du poète hongrois ait nui à sa gloire et qu'il soit tombé dans le rang des poètes exotiques. Lelkes démontre que, dans la période, qui va de 1850 à 1914, une réaction se produit contre le poète révolutionnaire, et à la veille de la guerre de 1914 le culte de Petőfi en France n'a pas donné naissance à des travaux approfondis. Aussi l'auteur est-il pessimiste, même de façon un peu exagérée: "Le temps de l'étude purement esthétique de l'œuvre de Petőfi en France n'est pas encore venu, et peut-être ne viendra-t-il plus jamais. Peut-être est-ce notre destinée, de tomber de temps en temps, avec notre passé, notre culture, nos ambitions et jusqu'à notre existence, dans un profond oubli d'où seuls des orages peuvent nous remonter au jour." ³

György Radó choisit le titre Petőfi et les Français. ⁴ Il se contente de tracer les grandes lignes du chemin que l'œuvre de Petőfi a parcouru en France et de relever quelques faits intéressants. Il nous fait apprendre par exemple que les premiers textes consacrés à ce grand poète hongrois parurent à Paris, en 1851, dans un livre rédigé par János Boldényi, hongrois émigré en France, et intitulé la Hongrie ancienne et moderne. Radó refuse de faire l'analyse esthétique des

traductions.

Dans Petöfi en français nous tenterons de suivre de près comment évolue l'image de notre poète auprès de la critique littéraire française. A travers l'analyse esthétique de quelques traductions françaises des œuvres de Petöfi, nous essaierons de montrer qu'une partie de sa poésie populaire et amoureuse est difficilement traduisible, tandis que la traduction de sa poésie rhétorique et révolutionnaire est plus heureuse.

Notes

1. Béla Köpeczi: Révolté ou Révolutionnaire?

Éditions Corvina, 1973. Budapest et
Odéon Diffusion, Paris.
ou.c.p. 11.

2. Aurélien Sauvageot: Traduction française de la

littérature hongroise, in

Nouvelles Études Hongroises,

Éditions Corvina, Budapest, 1971.

Vol. 6. ou.c.p. 234.

3. István Lelkes: Petőfi en France, in Nouvelle Revue

de Hongrie, Tome LX, Janvier-Juin 1939.

Budapest, Société de la Nouvelle

Revue de Hongrie,

4. György Radó: Petőfi et les Français, in Nouvelles
Études Hongroises, Éditions Corvina,
Budapest, 1974.

Petőfi et les Français /suite/, in

Nouvelles Études Hongroises, Budapest,

1976. Vol.11. ou.c.p. 209-221.

L'échange culturel de deux pays repose sur des problèmes d'ordre historique, politique, social, voire économique. La situation sociale détermine la fonction de la culture dans les hiérarchies nationales. Prenons le cas des œuvres traduites.

Sa diffusion "donne une nouvelle réalité à l'œuvre en lui fournissant la possibilité d'un nouvel échange littéraire avec un public plus vaste, parce qu'elle l'enrichit non simplement d'une survie, mais d'une deuxième existence."¹

"Les publics extérieurs ne peuvent pénétrer dans l'œuvre avec l'aisance et le détachement que la familiarité donne au groupe social originel. Incapables de percevoir objectivement la réalité du fait littéraire, ils y substituent des mythes subjectifs."²

C'est ainsi que la critique, en grande partie et les lecteurs étrangers cherchent dans la poésie de Petőfi le mythe de l'exotique.

Dans le domaine de la littérature petőfienne ce sont les Allemands qui ont fait les premiers pas. Ils se sont intéressés d'une façon approfondie aux mouvements littéraires qui se développaient dans leur "sphère d'intérêt" traditionnelle. Il n'en a pas été de même pour le public français.

"La poésie de Sándor Petőfi eut tôt fait d'atteindre une audience universelle. Déjà de son vivant, ses poèmes passent les frontières de son petit pays et de sa langue

maternelle; Heine, en lisant ces traductions, se répand en éloges." 3

En 1845, on commence déjà à traduire ses poèmes en allemand. Ses premiers traducteurs sont Moritz Kolbenheyer et Adolf Dux. Les poésies d'Alexander Petőfi recueillies par Karl Maria Kertbeny sont publiées en 1858. Un nouveau recueil paraît en 1860, dont le titre est Alexander Petőfi's Dichtungen, un autre s'appelle Erzählende Dichtungen von A. Petőfi, daté également de 1860. Les deux recueils sont aussi faits par Kertbeny. L'écrivain hongrois a le mérite de faire connaître Petőfi et - généralement - notre littérature pour le grand public européen cultivé. En Angleterre on s'intéressait à lui grâce à l'immense popularité dont jouissait Lajos Kossuth. John Bowring publie son Translation from A. Petőfi à Londres en 1866. Bowring compare le poète hongrois au poète écossais, Robert Burns. "His position in Hungary resembled that of Robert Burns in Scotland. As the kirk called the Ayrshire bard "profane", the dilettanti of Pest insisted that Petőfi was "vulgar". /Sa position en Hongrie ressemblait à celle de Robert Burns en Écosse. Comme l'église avait proclamé que le poète d'Ayrshire fut profane, les dilettants insistaient sur le fait que Petőfi était vulgaire/.

Citons encore les Selections from the Poems of Alexander Petőfi d'Henry Phillips parues en 1885,

ou l'auteur dit de Petőfi: "Alexander Petőfi may be regarded as among the most remarkable manifestation of literary activity the world has ever known." /A. Petőfi peut être considéré comme l'un des plus remarquables représentants de la littérature que le monde ait jamais connu/.⁴

Le célèbre historien de la littérature hongroise, József Turóczi-Trostler put écrire à juste titre qu'à cette époque la poésie hongroise est à son apogée. Les meilleurs représentants en sont Vörösmarty, Petőfi et Arany qui ont réalisé le rêve utopique poursuivi pendant tant de siècles: l'harmonie entre le sentiment hongrois et de l'appartenance à la culture européenne la plus authentique. Notre poésie pour la première fois est capable de jouer un rôle dans le domaine politique.

Dans la première moitié du XIX^e siècle, la littérature hongroise est presque inconnue en France. C'est seulement après la guerre d'Indépendance hongroise de 1848-1849 que les écrivains français et le public prennent connaissance des aspirations de la nation hongroise.

C'est un fait acquis que la diffusion de la littérature hongroise se définit autour de la vie et de la poésie de Petőfi. La mort du poète sur le champ de bataille pendant la guerre de l'Indépendance contribue encore à accroître l'intérêt général pour cette figure de héros et de poète. "Ce serait une erreur de perspective

d'expliquer le succès de la poésie de Petőfi pour des raisons essentiellement politiques et historiques, en oubliant que sa renommée littéraire mondiale est fondée aussi sur des éléments purement esthétiques." ⁵ Il s'en suit que parmi les célébrités de son temps, à côté de Byron, Puskin et Heine, Petőfi est certainement le plus jeune et le plus surprenant. Pour ce qui est de la bibliographie en français qui traite de Petőfi, nous n'en mentionnerons que les ouvrages et les interprètes les plus importants.

Grâce aux simples traductions de Kertbeny, tout un groupe d'écrivains et de poètes français commence à s'intéresser à la poésie de Sándor Petőfi. Saint-René Taillandier /1817-1879/, membre de l'Académie Française, est l'un des premiers et des meilleurs connasseurs de Petőfi. Des 1851, il entreprend une étude qui traite de la traduction "Jean le Preux" de Kertbeny: "On ne connaissait guère jusqu'ici la littérature des Magyars; l'intérêt suscité par les événements de la Hongrie va nous ouvrir peu à peu ce monde rempli de mystères." ⁶ Taillandier découvre dans le poème épique de Petőfi un fond de sincérité qui le touche profondément et dont il constate le manque dans sa propre littérature.

Dans sa Poésie hongroise au XIX^e siècle Taillandier établit - avant les critiques allemands - le culte de Petőfi: "Une place lui est due parmi les maîtres de l'inspiration lyrique au dix-neuvième siècle, car

les sentiments qu'il a glorifiés, appartiennent à toutes les nations... Le jour où Sándor Petőfi est mort pour la cause nationale, il était célèbre seulement dans son pays; aujourd'hui son nom a pris place dans cette "Weltliteratur" inaugurée par Goethe." ⁷

Le mérite incontestable de Taillandier est d'avoir fait connaître le nom de Petőfi en France.

Thales Bernard /1821-1873/ se met à le traduire dès le milieu du XIX^e siècle. Grâce à Thales Bernard aussi, Petőfi est l'un des premiers poètes à appartenir à ce que Goethe a appelé la "Weltliteratur". Dans un de ses poèmes Thales Bernard immortalise le héros national:

Au poète hongrois Alexandre Petőfi

"Tourne tes yeux voilés vers la France lointaine,
Un frère t'y regrette et, murmurant tes vers,
Ne sent plus à son cœur peser la lourde chaîne
Qui le retient captif loin d'un autre univers
Il suit ta muse, ami, vers les hautes demeures
Ou brillent les rayons des mondes enchantés..." ⁸

Michelet voulait écrire une "Légende de Petőfi". Malheureusement, cette légende ne vit pas le jour. Mais Michelet a encouragé son disciple, Chassin, à écrire un livre sur Petőfi. Notre poète, qui avait écrit: "Autant de combattants sont mes poèmes, c'est avec eux que je monte à l'attaque", /Héros en guenilles, traduit par Guillevic/, était

proche des historiens français, tels que Michelet et Chassin.⁹

C'est en 1860 que paraît la première monographie française consacrée à Petőfi par les soins d'un jeune démocrate: Charles-Louis Chassin /1831-1901/.

Il dédie son œuvre à son ami, Jules Kerkenard, volontaire dans l'armée de Garibaldi. L'auteur dans sa préface dit de Petőfi, qu'il appelle le poète-héros, les phrases suivantes: "...Je l'ai étudié, je l'ai admiré, je l'ai aimé. Ses traits si francs et si fiers, je les vois sans cesse se reproduire devant mes yeux. Je l'entends ... appeler la jeunesse aux armes, comme au 15 mars 1848; je l'aperçois, le chant de guerre sur les lèvres, à la droite du général Bem..." Chassin nous apprend qu'en France, Petőfi, cité pour la première fois dans une publication illustrée, qui date de 1850, a été ignoré du monde littéraire jusqu'au moment où de studieux jeunes gens, Mm. Thales Bernard, Henri Desbordes-Valmore le révélerent aux lecteurs de l'Athenéum et de la Revue Française. "Charles-Louis Chassin souligne le fait que son livre a été écrit d'après des notes manuscrites plutôt que sur des documents déjà imprimés. Ses notes les plus sûres proviennent de Michelet. L'œuvre de Mór Jókai, La vie d'un poète hongrois a été d'une grande utilité. Il utilise également les sources directes, les témoignages des hommes proscrits après la chute de la guerre de l'Indépendance 1848/49."¹⁰

Chassin présente quatre-vingt onze adaptations du poète hongrois. Ignác Kont /1856-1912/, savant hongrois, professeur à l'École des Langues Orientales, parle de cette monographie comme jusqu'alors la plus complète et la plus réussie. Michelet était d'accord avec les conclusions de son disciple quand celui-ci disait de Petőfi: "Il fut à la fois chansonnier de la patrie et chantre de la Révolution, ne sachant pas séparer l'égalité de la liberté, l'indépendance de la république, ni la cause du peuple de la cause de la justice universelle." ¹¹

Les pensées de Chassin écrites en 1860 n'ont encore rien perdu de leur actualité.

En 1871, Henri Desbordes Valmore et Károly Ujfalvy donnent la traduction en prose de 200 poèmes. Les Poésies magyares représentent la traduction jusqu'alors la plus complète de la poésie de Petőfi. ¹²

Un autre jeune républicain du Second Empire, Jacques Richard souligne un autre aspect de Petőfi: le révolutionnaire. Il écrit en 1861 son Sándor Petőfi et la Révolution hongroise. Jacques Richard, ainsi que Chassin, opposent la poésie de Béranger à celle de Petőfi: "Petőfi Sándor fut un grand poète et un admirable héros. Le comparer à quelqu'un, ce serait rabaisser sa gloire. On a parfois à son nom accolé le nom de Béranger, mais je proteste contre ce parallèle. Qu'y a-t-il de commun entre le chansonnier bourgeois,

dont la longue et prudente existence s'éteignit paisiblement dans un repos égoïste, et le soldat tombé à Segesvár? - L'un, avant toutes choses, fut soigneux de ses intérêts, de son bonheur; l'autre de l'indépendance et de la grandeur de sa patrie. Par amour de je ne sais quelle fausse gloire, Béranger flatta les bas instincts du peuple; au lieu d'inspirer aux âmes le culte de ces grandes choses, l'Amour, la Liberté, - il chanta la disparition du sentiment collectif en faveur de l'individu et la destruction des sentiments généreux et virils,"¹³

Jacques Richard a tort de mettre la "crise" prévisoire de la poésie française sur la conscience de Béranger. Cette "disparition du sentiment collectif en faveur de l'individu et la destruction des sentiments généreux et virils" appartiennent à un nouveau gout littéraire et esthétique plus ou moins teinté d'emphase. La tendance poétique qui se manifeste en France dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, s'est constituée sans doute en réaction contre le lyrisme romantique et son éloquence pompeuse. La poésie savante, individualiste et décadente dont le nouvel idéal est l'impersonnalité, s'appelle le Parnasse. On ne peut pas appliquer à la vision esthétique d'un Gauthier, d'un Leconte de Lisle, ou d'un Sully-Prudhomme celle de Petőfi. Le symbolisme, l'autre tendance lyrique de l'époque se développe en opposition avec le naturalisme,

le positivisme et le Parnasse. Le maître de cette nouvelle école est Baudelaire, le contemporain de Petőfi. Ce courant symboliste représenté par Verlaine et Rimbaud s'exprime par des images et l'aspect musical de la langue. L'autre courant du symbolisme plus "intellectuel" atteint son point culminant dans l'art de Mallarmé. La poésie de Petőfi semble-t-être encore plus loin de ce courant mallarméen que de celui de Verlaine et de Rimbaud.

Taillandier, Thales Bernard, H. Desbordes Valmore, Chassin, Jacques Richard, dans la deuxième moitié du XIX^e siècle répandent le culte de Petőfi en France. Pour le grand malheur de la littérature hongroise, ce sont les représentants mineurs de la littérature française qui traduisent et imitent Petőfi. Nous ne pouvons que regretter qu'y ait pas eu un talent comme celui de Baudelaire ou de Verlaine pour propager la poésie de Petőfi.

Nous avons vu que Petőfi a exercé une influence en France, en particulier sur la jeune génération républicaine de 1860-1870. Mais le succès de Petőfi en France s'est davantage manifesté sous la forme d'une influence idéologique que d'une influence littéraire. C'est ainsi que sous le Second Empire, nous ne trouverons pas de traduction artistique qui pourrait éveiller l'attention du public français. Voir même la situation politique n'est pas propice à la diffusion

des idées révolutionnaires de Petőfi.

En tant que poète populaire, Petőfi a contribué à l'épanouissement de la chanson populaire dans les européens. En France, la guerre de 1870-1871 fait naître de nombreux chants révolutionnaires publiés par Chassin parmi lesquels on rencontre ceux de Petőfi; d'autre part, les tenants de la poésie populaire voient en sa poésie une opposition au Parnasse.¹⁴

Les idées de la plupart des intellectuels de l'époque quand il s'agit de Petőfi, nous semble à l'heure actuelle, dépassées. Thales Bernard: "La poésie française jugée décadente, trop subtile ne se renouvellera que si - comme Petőfi l'a montré - elle retourne à la poésie populaire. Le caractère général de cette poésie est d'être libre, spontanée, absolument naturelle. C'est peut-être la poésie la plus excellente et la plus vraie."¹⁵

Jacques Richard est sous l'influence du culte de Petőfi et ne voit pas où se situent les véritables talents parmi les écrivains de son époque: "Sándor Petőfi est un idéal, les Français qui s'enferment dans la "tour d'ivoire", paraissent dérisoires auprès de cette figure à la fois simple et gigantesque."

Les recherches de Françoise Frontin prouvent que Petőfi a influencé de nombreux poètes qui, vers 1880, ont rompu avec la poésie parnassienne et introduit dans leurs poésies des emprunts aux chants populaires.

L'aspect populaire de la poésie de Petőfi aurait pu être - à notre sens - un élément déterminant pour une renaissance de l'inspiration populaire en France.

Les écrits des poètes qui s'occupent par la suite de Petőfi, sont d'un anachronisme incompréhensible même pour leur époque. Frédéric Amiel, François Coppée, François-Étienne Adam, etc. continuent à répandre le culte de Petőfi, inauguré par Taillandier et Thales Bernard. D'autre part, une réaction se produit contre le poète révolutionnaire. En 1896, pour la première fois, l'amour de la liberté et le patriotisme du poète hongrois furent jugés séverement, et même injustement. Melchior de Polignac écrit dans ses Notes sur la littérature hongroise que Petőfi dépasse les justes bornes: "Il a l'ardeur folle qui méprise les obstacles, non parce qu'il ne les aperçoit pas, mais parce que son orgueil lui donne la certitude de les surmonter." Voici son jugement sur l'Apôtre: "Bien que cette œuvre contienne de grandes beautés, elle laisse l'impression pénible de l'exagération poussée à ses dernières limites, la folie de la liberté."¹⁶

De tous les interprètes de Petőfi en France, Melchior de Polignac est un des rares qui ne prenne pas vraiment au sérieux notre poète, et l'on sent que ces quelques pages qu'il lui consacre ont été écrites avec une certaine condescendance.

Nous parviendrons à l'analyse des traductions,

cependant il convient d'en présenter quelques unes
afin d'en souligner le caractère souvent contradictoire:

S. Petőfi: Liberté, amour /Szabadság, Szerelem/

Henri D. Valmore:

"Liberté! amour! Mes premiers instincts
Pour mon amour, je donnerais ma vie! Pour la
liberté, mon amour!"

J. Richard:

"La Liberté! L'Amour! Mon ^ame avec envie
A pour ces deux trésors palpité tour à tour
Pour mon amour je donne et mon sang
et ma vie,
Et pour la Liberté je donne mon amour!"

F.E. Adam:

"Amour et Liberté, seuls trésors que j'envie,
Enfant! Pour mon amour je donnerais ma vie.
Et pour la Liberté, ma vie et mon amour." 17

Valmore traduit en prose - d'ailleurs ce n'est pas rare à l'époque - et il réussit à reproduire presque les mêmes effets de rythme que ceux de l'original.

Jacques Richard et F.E. Adam traduisent en vers rimés. Tous les deux, pour se plier aux règles de la versification, sont plus soucieux d'élégance que d'exactitude. Ce souci d'élégance se fait au détriment du contenu. Cependant, nous aborderons plus tard le problème de la traduction.

Notes

1. Robert Escarpit: Sociologie de la littérature,
Presses Universitaires de France,
Paris, 1964. ou.c. p.107.
2. Ibid., ou.c.p.112.
3. Sándor Lukácsy: La renommée mondiale de Petőfi,
Livres de Hongrie, Éditions Corvina,
Budapest, 1963. N° 1. pp.3-4.
4. Suzanne Palásti: La fortune littéraire de Petőfi
en France, thèse de doctorat de
3ème cycle, Paris, 1976.
/Université III./
ou.c. pp.97-99.
5. József Turóczi-Trostler: Petőfi entre dans la
littérature mondiale, /Petőfi
- belép a világirodalomba/,
Akadémiai Kiadó, Budapest, 1974.
ou.c.p.21.
6. Ignác Kont: Petőfi dans la littérature mondiale,
/Petőfi a világirodalomban/,
Budapest, 1911. ou.c. p.45.
7. Ibid., ou.c. p.55.
8. Ibid., ou.c. p.66.
9. György Radó: Petőfi et les Français, in
Nouvelles Études Hongroises,
Bppest, 1976. vol.11. ou.c.p.214.

10. Suzanne Palásti: ou.c. p.100.
11. Ibid., ou.c. p. 100/31
12. Ignác Kont: ou.c.p. 67.
13. Ibid., ou.c. p.103.
14. Ibid., cf. pp.108-109.
15. Thales Bernard: Histoire de la poésie, Paris,
1864.
16. Françoise Frontin: Petőfi en France, Mémoire de
maîtrise, Paris /Université IV/,
1969. ou.c.p. 89.
17. István Lelkes: François-Étienne Adam, Archivum
Philologicum, 1938.

Parmi les adaptations françaises des œuvres de Petőfi au XX^e siècle, citons en premier lieu celles de Jean de Bonnefon et de Paul Régnier, parues à l'occasion du centenaire du poète.

Sous le titre de "Petőfiana" la "Bibliographie Française de la Hongrie" nous apprend que le centenaire du poète hongrois célébré dans le Grand Amphithéâtre de la Sorbonne, le 26 janvier 1923, a donné naissance à un grand nombre d'articles de journaux et de revues.¹

On tente de traduire les poésies de Petőfi en utilisant une nouvelle méthode. Paul Régnier, le co-traducteur ou le "complice" d'origine hongroise a établi des "textes de base" qui cherchaient à être davantage du "mot à mot" qu'une interprétation personnelle. Jean de Bonnefon qui ne parlait que le français, a contribué à l'adaptation prétendue artistique de ces "textes de base". Cette méthode d'adaptation et de traduction est encore en vigueur de nos jours.

Le recueil de Bonnefon et de Régnier contient trente-huit poèmes et des extraits du "Chevalier Jean". Les auteurs s'efforcent de lui donner une large diffusion. Déjà au cours de la période précédente, H.-B. Valmore et Chassin s'étaient efforcés de répandre dans le public l'œuvre de Petőfi. En ce qui concerne les poèmes choisis Bonnefon et Régnier, on constate que leur traduction conserve encore la marque de celle de leurs prédécesseurs: la note exotique y est dominante. Les thèmes qui se



déagent de ce choix de poèmes sont révélateurs de ce que les Français recherchent dans la poésie de Petőfi: les images de la Grande Plaine et de la puszta; le patriotisme et la liberté. Par contre, les poèmes d'amour souffrent davantage d'une traduction française, alors que les poèmes descriptifs ou rhétoriques gardent souvent toute leur force. Nous justifierons cette affirmation plus tard.

La poésie de Petőfi subit alors en France une éclipse assez longue. Ce silence n'est rompu qu'en 1939, lorsque Georges Philippe Dhas fait paraître son adaptation versifiée de "Jean le Preux", il publie aussi une Transposition en vers français sur Petőfi, Arany, Ady. Dans sa préface, il donne la priorité à Petőfi: "Petőfi est le plus grand lyrique hongrois. Il est lyrique de tout son être, de toute son âme; et, quicqu'ayant écrit de merveilleuses œuvres dans le genre épique, sa véritable signification et son influence sur son époque sont surtout dues à son lyrisme. Ses chants populaires, ses chansons à boire, ses poèmes d'amour, ses poèmes patriotiques et philosophiques parlent une nouvelle langue aussi bien au cœur qu'à l'esprit. L'influence de Petőfi sur son temps et sur son temps à venir est énorme. Ses poèmes ont paru en français, en anglais, en italien, en danois, en norvégien, en suédois et en plusieurs langues slaves. De cette manière son œuvre est sortie des étroites limites des

frontières de son pays pour devenir le trésor commun de tout le monde civilisé." ²

Nous avons ici une interprétation romantique de l'œuvre de Petőfi. Elle l'est dans le sens où les thèmes /chants populaires, chansons à boire, poèmes d'amour, poèmes patriotiques et philosophiques/ sont universels, sans être attaché ni à l'espace ni au temps.

Le silence qui environnait l'œuvre de Petőfi semble s'être définitivement estompé. Déjà, à l'ombre du Second Empire, un certain nombre de poèmes révolutionnaires ont été traduits par de jeunes démocrates

de 1860, Charles-Louis Chassin et Henri Desbordes Valmore. Jacques Gaucheron en est le continuateur.

En 1951, il se souvient de Sándor Petőfi, à l'occasion de la fête internationale de la jeunesse: "Les jeunes Hongrois ont voulu apporter l'image de la démocratie populaire aux fêtes de Berlin. Mais moi, je ne pouvais faire moins que de voir en eux l'esprit du poète et du héros de 1848." ³

Après la Résistance, un Français peut très bien comprendre le message de Petőfi. L'image de la république et de la démocratie, l'étandard du combat libérateur teinté de traits romantiques sont alors sensibles dans la patrie des révolutions. D'ailleurs, Jacques Gaucheron est le premier poète-traducteur français qui comprendra la double mission de Petőfi dans l'histoire de sa patrie, aussi bien que dans l'histoire

de l'Europe, celle du poète, et celle du révolutionnaire. Maintenant, nous pouvons peut-être mieux comprendre la vocation de Gaucheron à l'égard du poète hongrois et de ses "Poèmes révolutionnaires".⁴ Cercueil contient vraiment les poèmes révolutionnaires de Petőfi, écrits entre 1844 et 1849. Gaucheron nous présente Petőfi comme le guide, qui ne se contente pas de décrire l'état révoltant des choses. Il ne se contente pas de le déplorer. Il montre la voie, il s'affirme contre la royauté, contre les seigneurs et il esquisse l'avenir. La grande vertu de Gaucheron, c'est la fidélité de sa traduction tant sur le plan du fond que la forme. Ce qu'on peut lui reprocher c'est de n'avoir pas toujours réussi à rendre la musique du vers de Petőfi, et qu'il est bien souvent obligé de laisser tomber le mètre ou de le remplacer par un autre. Il y est contraint par la nature de la langue et de la versification française.

Entre autre, Gaucheron a reçu - pour la haute qualité de ses adaptations des poèmes de Petőfi - le diplôme d'honneur décerné par le Pen Club Hongrois.

Nous signalons qu'il y a des anthologies de la poésie hongroise en français, comme celle établie par Guillevic et celle qui est de László Cara. Cette anthologie jusqu'ici la plus complète de la poésie hongroise paraît aux Éditions du Seuil.⁵

Petőfi y est représenté par treize poésies. Parmi les quelque quarante poètes qui ont participé à l'élaboration

de l'anthologie, seuls François Cachot et Roger Richard connaissent le hongrois. Le poète László Gara écrit un commentaire important intitulé: "La traduction de la poésie hongroise et ses problèmes". A son sens, seuls des poètes peuvent traduire des poètes, et la connaissance de la langue d'origine, pour souhaitable qu'elle soit, n'est pas indispensable. C'est une affirmation qui est actuellement en vigueur dans la co-traduction.

Les Éditions Corvina publient l'Anthologie Sándor Petőfi. Les quelques 100 poèmes caractéristiques sont adaptés par des poètes français Paul Chauvet, Guillevic, Michel Manoll et Jean Rousselet.⁶ Ce recueil ne contient que des poèmes lyriques du poète, l'intention de l'éditeur étant de présenter au lecteur français le "poète magyar de l'Amour et de Liberté". Dans une magistrale introduction de Jean Rousselet le lecteur peut constater que le poète hongrois est de plus en plus reconnu. "Le nombre considérable de traductions de Petőfi que l'on a données et continue de donner dans la plupart des pays du monde est tout à fait significatif. La France, à elle seule, lui en a consacré dix. C'est assez dire qu'elle a reconnu en lui un des plus prestigieux hérauts de cette Liberté qui est l'article premier de sa devise."⁷

Poésie et révolution - ce titre évoque la figure de Sándor Petőfi, dont le cent cinquantième anniversaire de la naissance est commémoré par la revue Europe.⁸

À cette occasion, la rédaction de la revue, s'adressant aux poètes, aux écrivains et aux artistes hongrois, a établi un numéro spécial pour faire mieux connaître Petőfi et la Hongrie d'aujourd'hui au public français. Cette revue spéciale consacrée à l'art de Petőfi, contient l'article d'Aurélien Sauvageot Petőfi et la langue hongroise celui de Jacques Gaucheron sur l'Apôtre et ceux d'autres poètes.

Plusieurs publications parurent comme celle dont le titre est L'irréconciliable Petőfi, poète et révolutionnaire, publiée sous la direction de Sándor Lukácsy. À propos de cette édition Jean Rousselet fait paraître un article dans Le livre hongrois. Il salue vivement les ouvrages récents sur Petőfi, et il constate qu'en pourraient croire que tout a été dit sur Petőfi, il n'en est rien.

C'est toujours à cette occasion que vit le jour le très intéressant ouvrage de Béla Köpeczi, intitulé Révolté ou révolutionnaire? Sándor Petőfi 1823/1973. Ce livre permet au lecteur français de mieux connaître le poète hongrois, dont la vie et les œuvres s'entrelacent sans cesse.

Après vingt ans de travail, avec l'aide constante des poètes hongrois comme László Cereblyés, Jacques Gaucheron publie son adaptation du poème narratif intitulé L'Apôtre.⁹

La tâche que Jacques Gaucheron - qui est un des

meilleurs connasseurs de Petőfi - a assumé est une des plus difficiles. Non seulement parce que la traduction est en général une entreprise téméraire, mais surtout parce qu'il s'est trouvé en face de la redoutable question: est-il possible de traduire un poème romantique pour un public français qui, s'il lit la poésie, n'aplus guère de gout pour cette tradition littéraire ?¹⁰

La question posée nous introduit aux problèmes théoriques de la traduction.

"Qu'est-ce que la traduction?"

D'abord, nous allons suivre de pres la notion de la traduction artistique comme instrument indirect de la littérature mondiale et de l'histoire littéraire comparée et puis, nous analysons les différentes théories de traduction.

"La traduction artistique est un miracle des plus étranges. Elle donne des poèmes dont le sujet reste inchangé, mais dont le principe - c'est-a-dire la forme - est fait d'une manière absolument neuve, grâce à l'utilisation des mots d'une langue étrangère. Elle tend à produire les mêmes effets que la langue originale."¹¹

Cette définition est due a Dezső Kosztolányi, artiste de la langue, écrivain et poète.

"La traduction - dit Barhuderov - est la transformation d'un ouvrage de langue sur le langage d'une

autre qui en gardera le contenu invariable." Barhudarov est grammairien. Sa définition est conforme à celle de la première, excepté qu'il en élimine tout élément affectif, et de cette façon, elle nous paraît plus mécanique bien que plus exacte.

Ces deux points de vue sont appuyés par Robert Escarpit. Il parle de la traduction comme trahison créatrice parce qu'elle place l'œuvre dans un système de références /en l'occurrence linguistique/ pour lequel elle n'a pas été conçue, créatrice parce qu'elle donne une nouvelle réalité à l'œuvre en lui fournissant la possibilité d'un nouvel échange littéraire avec un public plus vaste, parce qu'elle l'enrichit non simplement d'une survie, mais d'une deuxième existence."

Nous pouvons y ajouter que Toute œuvre traduite vit non seulement sa deuxième existence, mais sa nouvelle existence - d'ailleurs inséparable de l'original - qui répond aux besoins artistiques et politiques d'une communauté étrangère." ¹²

"La traduction - par Roger Cousinet - est le travail d'un spécialiste, qui, à l'aide de son art, met à la disposition de lecteurs, en le transposant dans leur langue maternelle, un ouvrage écrit dans un langage étranger, qu'ils ne pourraient pas lire sans son intermédiaire." ¹³

On pourrait énumérer sans fin les travaux voulant analyser et définir la traduction. Elle, dans toute sa

complexité, ne paraît pas réductible à l'unité d'une définition scientifique entièrement justifiable de la linguistique.

La synthèse des définitions déjà citées peut-être possible, si nous considérons la traduction comme un contact de langue, un fait de bilinguisme: une trahison linguistique, littéraire et artistique. Si nous parlons ici de traduction tout court, c'est le plus souvent à la traduction poétique que nous pensons.

Le problème posé par la traduction, comme nous l'avons déjà signalé, est d'autant plus grave que déjà à propos de ce qu'il faut entendre par traduction les avis sont partagés. Ce qui est vrai c'est que la traduction guide le lecteur dans le monde créateur.

En France, la traduction joue un rôle moins important, d'une part, à cause de la richesse incomparable de la littérature française, et d'autre part, peut-être, à cause du fait que la traduction est et a été un peu sous-estimée en France. Cependant nous analyserons les problèmes théoriques de la traduction, pour mieux comprendre les travaux de ceux qui traduisent de Petöfi.

Selon Georges Mounin, "si l'on veut étudier les problèmes de la traduction, si l'on veut même écrire une défense et illustration de la traduction, c'est toujours avec Joachim du Bellay qu'il faut discuter, c'est toujours lui, qu'il faut réfuter." ¹⁴

La Défense et Illustration de la langue française fait des objections d'ordre véritablement théorique contre la traduction. Son grand argument, c'est que la traduction reste insuffisante, même en tant qu'école propre à former la littérature française, parce qu'elle n'enseigne pas les vrais moyens du style, de l'élocuence et de la poésie; et qu'elle ne les enseigne pas parce que ces moyens sont intraduisibles.

Presqu'un siècle plus tard Montesquieu se sert de l'image monétaire; à son avis "la traduction serait l'équivalent d'une monnaie d'or, mais en monnaie de billon." /Lettres persanes, XXIX./

Pour mieux illustrer les arguments contre la traduction nous citons quelques lignes de Benedetto Croce, critique italien du XX^e siècle: "Je suis convaincu, dit-il, que la poésie, rigoureusement parlant, ne se traduit pas; ou, celui qui traduit avec la prétention de remplacer l'original, fait comme quelqu'un qui voudrait donner à un amoureux une autre femme en échange de celle qu'il aime: une femme équivalente, ou, l'un dans l'autre, semblable; mais l'amoureux est amoureux de celle-ci justement, et non pas de ses équivalents." 15

Tous les arguments contre la traduction se résument en un seul: elle n'est pas l'original. Mais aujourd'hui, c'est anachronisme de raisonner sur et contre les traductions. Traduire est devenu nécessaire, voire, possible. En sorte qu'en peut dire que du Bellay

condamne la traduction, scientifiquement pour son temps, en vue des raisons propres à la sémantique, à la morphologie, à la phonétique, et à la stylistique; autrement dit, sa condamnation de la traduction repose sur la linguistique toute entière. Georges Mounin nous donne la réfutation minutieuse des arguments théoriques contre la traduction. Par la réfutation des arguments tirés de la sémantique, il constate que "les mots n'opposent pas à la traduction des barrières métaphysiques, infranchissables à cause de la nature des choses elle-même. Ou bien le mot propre, le mot qui fait image, la forme expressive, offrent dans notre langue une image exactement semblable, et nous traduirons mot à mot. Ou bien l'image verbale étrangère est différente de l'image verbale française, mais la française correspondante existe, est expressive, et nous établissons la correspondance en traduisant. Ou bien l'image verbale étrangère, après toutes recherches, apparaît irremplaçable, et nous la francisons, surtout s'il s'agit d'un texte où nous voulons sauvegarder la saveur de langue étrangère."¹⁶

Done, la sémantique n'oppose pas d'obstacles infranchissables à la traduction: la propriété, la vertu, l'expressivité de certains mots, - d'une minorité de mots dans chaque langue, - n'est pas un obstacle insurmontable à leur traduction.

En second lieu Mounin réfute des arguments tirés de

la morphologie. L'auteur distingue des langues à ordre fixe et à ordre libre. Bien que le français soit dans les langues à ordre fixe, on peut y modifier l'ordre des mots prétendument fixe. L'observation inverse est aussi facile à faire avec les langues à ordre dit libre, où la place des mots ne peut jamais être arbitraire, mais obéit elle aussi à des associations d'usage, à des raisons vérifiables. Il découle de ce fait reconnu par tous les linguistes, que les constructions grammaticales propres à telle ou telle langue, et qui peuvent avoir une certaine valeur expressive, sont traduisibles.

A l'intérieur de la morphologie le problème du cas de l'aspect se pose. En général, c'est une forme verbale qui précise comment s'est déroulée l'action formulée par le verbe; tandis que la conjugaison française est attentive au temps de l'action, les langues qui notent l'aspect de l'action possèdent un mode pour distinguer l'action continue de l'action brève.

Le français peut toujours traduire l'aspect d'une action, bien qu'il ne dispose pas de formes spéciales de conjugaison qui répondent à ce besoin. Par exemple: le duratif en français est exprimé d'abord par le gerondif, ensuite par la locution verbale: être en train de + infinitif. Le français possède aussi le moyen de conjuguer des verbes instantanés, qui s'opposent aux duratifs, en tant qu'"aspects" de la même action. C'est généralement le préfixe re qui rend cette nuance.

Le verbe simple a une valeur durative, et le verbe pronominal, une valeur instantanée, le verbe réfléchi peut exprimer "l'aspect instantané" de l'action /il crie, il s'écrie, etc./.

L'étape suivante est celle de la réfutation des arguments tirés de la phonétique.

Mounin établit une convenance entre les sens et les sons. "Le sens total est l'élément déterminant de la musique d'un texte: selon le sens, nous adoucissons ou accentuons les explosives, nous donnons du relief aux sifflantes ou nous les alourdissons, nous utilisons ou bien nous écartons les ressources accessoires de la phonétique en vue de l'expression que nous cherchons dans la lecture du texte." 17

La dernière étape représente la réfutation des arguments tirés de la stylistique. "Si tout ce qui fait le style est intraduisible - selon du Bellay - pourquoi tant de supercheries littéraires ont pu réussir?" - pose la question Mounin. Il affirme que dans la traduction d'un style, c'est la traduction des images qui cause des difficultés majeures.

"Ce sont les vrais images, breves, subtiles, allusives, imprévues, nourries de correspondances et d'acceptions qui ne se retrouvent pas facilement d'une langue à l'autre. Le génie d'un poète et le génie d'une langue se sont rencontrés dans des langues différentes; et cette rencontre prouve une fois de plus que l'image

est traduisible. Les effets les plus subtils et les allusions les plus difficilement saisissables d'un style offrent presque toujours une traduction.

Le style est traduisible aussi."¹⁸

Si la traduction est possible : comment traduire?

Tout le monde est d'accord en paroles aujourd'hui pour condamner la traduction mot à mot. La peur du mot à mot a fait naître l'exces opposé : la terreur du mot à mot, l'hypertraduction; parfois le traducteur insatisfait recourt, entre plusieurs expressions françaises, à celles dont la forme française est la plus éloignée du tour à traduire.

C'est contre les "belles infideles" / traductions fameuses du XVIII^e siècle/ que Leconte de Lisle inaugure un nouveau mot à mot avec la traduction de l'Iliade et dont voici l'Avvertissement: "Le temps des traductions infideles est passé. Il se fait un retour manifeste vers l'exactitude du sens et la littéralité."¹⁹

Mounin constate avec justesse que "cette révolution n'est pas une révolution de pure esthétique, - elle a des causes sociales: a l'homme éternel d'une société théologique et monarchique a succédé l'homme historique d'une société bourgeoise."

Mounin considère deux types de traduction.

La première grande classe réalise l'ambition des "belles infideles" sans l'infidélité, c'est-à-dire,

traduire de telle sorte que le texte, littéralement francisé, sans une étrangeté de langue, ait toujours l'air d'avoir été directement pensé puis rédigé en français.

La deuxième grande classe est celle du mot à mot de façon que le lecteur, ligne après ligne, ait toujours l'air de lire le texte dans les formes originales de la langue étrangère, de façon que le lecteur n'oublie jamais un seul instant qu'il est en train de lire en français tel texte qui a d'abord été pensé puis écrit dans telle ou telle langue étrangère. ²⁰

La première classe principale présente un obstacle insurmontable; celui des noms de personnes et de géographie. Mounin ne touche pas le problème des "mots chantants". A la traduction "transparente" de la première classe Mounin oppose la traduction colorée. Ce dernier est représenté par la traduction de Poe par Mallarmé. Le traducteur a réglé les phrases françaises sur la syntaxe anglaise, c'est-à-dire, l'adverbe précède le verbe.

Avec la thèse que Mounin a soutenue sur Les problèmes théoriques de la traduction, l'auteur ^{prove} scientifiquement les postulats de son œuvre analysée antérieurement. ²¹

Sa méthode suivie est une série d'analyses et de synthèses qui relèvent spécifiquement de la science linguistique appliquée. Mounin réussit à démontrer que

visions du monde et langues ne sont pas immobiles.

La traduction - contact entre deux langues - n'est pas une situation linguistique immobile, non plus. Le traducteur devrait connaître tout un champ sémantique, ce qui ne peut être toujours possible. Comme il existe une dialectique des relations entre langue et monde, il existe une dialectique des relations entre langue et langue.

Finalement, Mounin établit une nouvelle théorie sémantique pour prouver - non sans restrictions - la possibilité de la traduction.

Nous pouvons admettre:

1. Que l'expérience personnelle est incommunicable dans son unicité.
2. Que, en théorie, les unités de base-phonèmes, monèmes, traits de syntaxe, - de deux langues ne sont pas toujours commensurables.
3. Mais que, par référence aux situations partagées par le locuteur et l'auditeur ou par l'auteur et le traducteur, la communication reste possible. ²²

Il s'agit donc - chez Mounin - de définir en quoi consiste l'obstacle, opération à la fois d'analyse /de quoi est fait tel ou tel obstacle/ et de synthèse /quel est l'élément que ces obstacles ont en commun/.

La traduction a toujours occupé une position-clé dans la civilisation hongroise.

Nous avons vu qu'en France la traduction a été un peu

seusestimé, tandis que chez nous elle est considérée comme un cadeau à la nation.

Nos plus grands poètes - Vörösmarty, Petőfi, Arany, Babits, Á.Tóth, A.József, Kosztolányi, Szabó Lőrinc, Radnóti, Illyés, etc. - sont en même temps d'excellents traducteurs. C'est-à-dire, la qualité de leurs traductions doit-être étudiée comme un élément constitutif de la littérature nationale.

Dans les années 1840, la littérature devenant florissante, Vörösmarty, Petőfi et Arany s'associent pour traduire le théâtre complet de Shakespeare, mais la lutte pour l'indépendance de 1848 avec ses conséquences mit un terme à leurs projets.

Au XX^e siècle, c'est la génération montante, dont la revue porte le nom significatif Nyugat L'Occident, qui cherche à rendre populaire entre autres les symbolistes. Les grands poètes-traducteurs d'Occident représentent chez nous l'âge d'or de la traduction. Leur méthode impressionniste semble-t-être de nos jours dépassée.

Bien que la Hongrie ait donné lieu aux Congrès de la Fédération Internationale des Traducteurs /1962 et 1968/, la théorie générale de la traduction nous manque encore. À part le livre de Ede Szabó /La traduction, Gondolat, 1968./, le recueil d'études /ELTE, Oktatási Tanszék, 1973./ nous n'avons pas encore l'œuvre pareille aux Problèmes théoriques de la traduction.

de Mounin. Les initiatives récentes de la Revue "Nagyvilág" et les études sur la traduction²³ essaient de créer en Hongrie une théorie de la traduction. Il reste à codifier les méthodes /objectives et subjectives/ de la traduction.

Chez János Arany l'idéal de la traduction repose sur l'unité fidèle du fond et de la forme. Les traductions hongroises de nos jours suivent le même précepte; la vérité d'Arany est devenue la vérité première des traducteurs hongrois:

"La pratique démontre: C'est en général en essayant de recréer la forme originale que les auteurs de traductions artistiques peuvent rendre avec le plus de fidélité le contenu des œuvres. Mais, le précepte de la fidélité à la forme ne peut être normatif qu'à l'intérieur de limites rationnelles, jouant le rôle d'un cadre."²⁴

La confession d'un grand nombre de poètes nous confirme dans notre opinion qu'il faut tenir la naissance de la forme pour antérieure à l'organisation des idées. C'est pour cette raison que la fidélité à la forme nous paraît être l'exigence indispensable de la valeur d'une traduction poétique. Selon György Rába /l'auteur des "Belles infideles", Budapest, 1969./ nous sommes accoutumés à relever une contradiction irréconciliable entre la fidélité aux idées et la fidélité à la forme. Rába affirme qu'il n'existe pas de fidélité mathématique



aux idées, le traducteur d'un poème doit employer au moins le même rythme et la même disposition des rimes pour suggérer une évocation semblable à celle du texte original.

Quant à la fidélité du fond et de la forme György Timár distingue la forme extérieure / la rime, le rythme/ et la forme intérieure / accélération, ralentissement, "piano" et "forte", proportions du texte/ la "respiration" poétique et le rythme physiologique spécial du texte. Cet ensemble donne la tonalité de chaque poète. Le traducteur doit "sauvegarder" cette tonalité pour le code sémantique étranger, pour la sphère d'une autre syntaxe. La pratique hongroise de la traduction préférait la forme extérieure à la forme intérieure.

Quels sont les problèmes particuliers de la traduction du hongrois en français? Lorsqu'il s'agit de traduire un poème de Petőfi du hongrois en français, on se heurte dès l'abord à une difficulté: "l'expression poétique dans la littérature française s'est nettement éloignée du type de poèmes caractéristiques du XIX^e siècle qui est le propre de Petőfi; d'autre part, Petőfi fait partie des poètes qui sont les plus difficiles à traduire: sa franchise directe, sa simplicité naturelle se transforment en général dans la traduction en un prosaïsme gris."²⁵

L'Académie des Sciences de Hongrie et le Centre National Français de la Recherche Scientifique sont en train de rédiger une grammaire "contrastive" hongroise-française. La présence des traducteurs dans ce travail pourrait aboutir à une nouvelle méthode plus heureuse de traduction.

Les problèmes posés par la traduction du hongrois en français - et vice versa - sont nombreux. Nous en signalons quelques-uns: la différence de l'origine des deux langues, au niveau de la sémantique, de la morphologie, de la phonétique et de la stylistique.

On se heurte à des obstacles majeurs si l'on veut traduire les onomatopées hongroises. La valeur affective d'un mot hongrois n'a pas la même nuance qu'en français. La majorité des adverbes hongrois (par exemple: is, csak, már, még, stb.) ne se traduit pas en français. Cette nuance est rendue par les aspects verbaux du français. L'effet des préverbes hongrois peut être difficilement rendu en français. La comparaison minutieuse des deux langues devrait résulter une méthode générale de la traduction.

Alors, comment traduire? L'opinion des poètes-traducteurs contemporains c'est qu'il faut être plus soucieux de la forme intérieure du poème original, et en même temps - bien entendu à l'intérieur de limites rationnelles - l'idéal de la traduction consisterait à refléter le plus fidèlement possible l'original,

tant du point de vue du contenu que de celui de forme.

L'opinion de Sauvageot est différente des précédents: "traduire un poème du français en hongrois n'est moins malaisé que de traduire un poème hongrois en français, mais l'entreprise entraîne moins de conséquences fâcheuses. Ne peut essayer de traduire un poème hongrois en français qu'un Français qui a pu l'aborder dans le texte original. Il faut qu'il ait reçu directement, personnellement le "choc". Sans cette expérience on ne saisira rien."²⁶

Sauvageot condamne aussi la procédure de la co-traduction: "La mise en forme par l'intermédiaire d'un collaborateur de bonne volonté qui vous mache un mot à mot et vous l'explique a grand renfort de commentaire plus ou moins oiseux n'est qu'un exercice matériel qui n'a rien à faire avec la création ou la recréation poétique. L'idéal serait d'avoir affaire à un poète français initié au hongrois."²⁷

Quelle traduction pouvons-nous considérer comme fidèle. Doit-on conserver la rime comme le fait la tradition poétique hongroise, au nom de la fidélité totale de chaque élément de forme extérieure et intérieure, ou bien doit-on la supprimer et traduire en vers blancs, suivant le précepte français.

Quelle convention adopter? Ni l'une, ni l'autre. Selon Chaulot, si la musique appartient à la substance

du vers, il serait alors impossible de négliger la rime. Bref: il n'y a pas de recettes, c'est toujours la poésie en question qui détermine le travail du traducteur.

En général, la pratique de la traduction française de Petőfi met l'accent sur l'adaptation plutôt que sur l'interprétation fidèle du contenu et surtout de la forme. Malheureusement, les traducteurs de Petőfi - dans la majorité des cas - se contentent de transcrire le fond de l'œuvre. La justification de ce procédé traditionnel est la suivante: "Les traducteurs des poètes condamnent les traductions rimées. En effet, la nécessité de la rime, sans qu'elle puisse servir à l'expression poétique, contribue à créer un écran supplémentaire entre l'œuvre et le traducteur. S'il ne veut pas s'éloigner de l'original, il est obligé de se satisfaire de rimes et d'effets vulgaires, il n'écrit alors que des poèmes médiocres."²⁸

Pour conclure: la forme et le fond sont souvent si intimement liés, jusqu'à s'engendrer mutuellement, que le transfert d'une langue dans une autre ne saurait s'accomplir sans sacrifices: il faut louvoyer alors entre l'exactitude du sens et l'exigence prosodique /alternance des rimes masculines et féminines, hiatus, élision des e muets, etc./. "Ici moins que partout - dit Guillevic - il ne faut pas s'incliner devant la convention; le résultat seul compte: donner un équivalent de l'original."²⁹

Il faut être poète pour traduire un poème; ce principe appuyé par L.Dobossy, L.Gara, Guillevic, G.Mounin, Sauvageot, Gy.Somlyó, etc. Il doit être appliqué à la poésie de Petőfi aussi. Certes, il est préférable que le traducteur pratique la langue de l'original, mais on peut, "par symbiose du traducteur avec un amateur de poésie connaissant les deux langues, obtenir un traducteur en deux personnes. Est-il besoin de souligner combien la co-traduction ainsi comprise et pratiquée, est différente de ce qu'on appelle couramment l'adaptation? L'adaptateur travaille seul, sans contrôle, sans "complice": il se borne, en somme, à mettre en meilleure forme une version littérale. Le résultat peut, parfois, être excellent: la méthode parait néanmoins critiquable." 30

Le fait est, qu'en la matière, la pratique semble plus éclairante que la théorie.

Notes

1. Suzanne Palásti: La fortune littéraire de Petőfi en France, cf. pp.126-130.
2. Georges-Philippe Dhas: Trois poètes hongrois, Paris, 1939. ou.c.p.10.
3. Jacques Gaucheron : Irodalmi Ujság, Journal littéraire, 1953, 21° ou.c.p.7.
4. Jacques Gaucheron : Poèmes révolutionnaires /1844-1849/ éditeur Pierre Seghers, Paris, 1953.
5. László Gara : L'Anthologie de la Poésie hongroise, Éditions du Seuil, Paris, 1962.
6. Sándor Petőfi, Poèmes, Éditions Corvina, Budapest 1971. Présentation et choix par Jean Rousselot
7. Sándor Petőfi, Poèmes: Ibid.
8. Europe, Revue Littéraire Mensuelle, Paris, février 1973.
9. Jacques Gaucheron : L'Apôtre, Les Éditeurs Français Réunis, Paris, 1975.
10. Ibid., Préface de Béla Köpeczi, ou.c.p.18.
11. Dezső Kosztolányi : A nyelv és lélek, La langue et l'esprit, Budapest, 1934. ou.c.p.519.
12. Cité par László Madácsy: Mérimée en Hongrie,

- in Acta Romanica, Szeged, 1972.
ou.c.pp.14-15.
13. Roger Cousinet: in Revue de l'École Nouvelle
Française, 1960 octobre,
ou.c.p.3.
14. Georges Mounin: Les belles infideles, Cahiers du
Sud, 1955. ou.c.p.29.
15. Ibid., ou.c.p.25.
16. Ibid., ou.c.p.40.
17. Ibid., ou.c.p.62.
18. Ibid., ou.c.p.76.
19. Ibid., ou.c.p.97.
20. Ibid., ou.c.p.110.
21. Georges Mounin: Les problèmes théoriques de la
traduction, Éditions Gallimard,
1963. /these soutenue en Sorbonne
le 10 juin 1963./
22. Ibid., ou.c.p.278.
23. Études sur la traduction: in Brochure de l'Asso-
ciation des Écrivains Hongrois,
Budapest, 1976.
24. László Dobossy: Magyar költők franciául, Poètes
hongrois en français, Irodalom-
történet, 1957. N° 2.
ou.c.p.225.
25. in Nouvelles Études Hongroises, Vol. II. 1976.
ou.c.p.273.

26. Aurélien Sauvageot: Traduction française de la littérature hongroise, in Nouvelles Études Hongroises, 1971.vol.6. ou.c.p.234.
27. Ibid., ou.c.p.235.
28. László Dobossy : Magyar költők franciául, Poetes hongrois en français, IT, 1957/2. ou.c.p.226.
29. Guillevic: Mes poetes hongrois, Éditions Corvina, Budapest, 1967. ou.c.p.23.
30. Ibid., ou.c.pp.24-25.

Nous allons essayer d'analyser les traductions de "Jean le Preux". Pour protester contre les injustices, Petőfi choisit en 1844 la forme du poème épique populaire, celle du conte, non pas le conte romantique d'un Novalis ou d'un Nerval, mais le conte populaire où le berger hongrois triomphe du Mal et de la Mort et retrouve sa bien-aimée.

Divers hommes de lettres français /malheureusement non pas un Baudelaire ou un Verlaine/ sympathisant avec le peuple hongrois et avec sa lutte révolutionnaire - ont étudié le hongrois par amour de "Jean le Preux". Cette tentative qui tient de la curiosité devient tout de suite compréhensible, si nous y réfléchissons: les Français /qui ne sont pas du tout privés d'émotions et de tempérament/ ont été ravis par le charme naïf du conte populaire. Ce pays lointain, exotique a excité la fantaisie des traducteurs.

C'est ici qu'apparaissent pour la première fois des personnages de contes de fées, sous le déguisement de paysans hongrois. C'est aussi la première épopée écrite en langage populaire. La lutte d'un fils du peuple peut éveiller la curiosité, même en France. Sándor Petőfi crée une transposition de la réalité sur le plan de la fiction. Il "transpose" ses désirs et ainsi les coupables peuvent-ils dans un tel monde recevoir un juste châtiment et comme dans les contes de fées les forces du mal se trouveront à l'issue de

l'aventure totalement anéanties. Ce conte de fée est un thème cher à la littérature populaire, et son aspect symbolique tout en étant accessible à la grande majorité n'en réjouit pas moins les aspirations essentielles du peuple, le désir de liberté, de justice et quête du bonheur.

Les leit-motifs des contes populaires appartiennent à la littérature universelle. Selon Guy Turbet-Delof le thème de l'enfant trouvé est un des poncifs de la littérature romanesque de l'époque. Il en arrive à la conclusion que le thème utilisé par Petőfi n'est pas d'origine hongroise, mais d'origine étrangère.¹

Cela, en apparence, contredit l'affirmation antérieure que "les contes populaires appartiennent à la littérature universelle". Guy Turbet-Delof a raison en ce sens que l'enfant trouvé est l'un des principaux thèmes littéraires du romantisme français. Nous pouvons y ajouter que vers la fin de l'ère des réformes éclate en Hongrie un véritable engouement pour la culture française. Petőfi admire passionnément la France parce qu'elle est la terre des révolutions: "Ma prière du matin et du soir, écrit-il, mon pain quotidien est l'histoire des révolutions françaises, cet évangile est le verbe du second rédempteur de l'humanité: la liberté." Il était un admirateur de Shakespeare et de Béranger, dont il traduisit même des œuvres, il avait lu Heine, Shelley, Burns, Hugo,

Dumas, etc. Il a établi le culte de Victor Hugo en Hongrie. En France, à cette époque, Lamartine prononce des discours fervents en faveur des enfants trouvés. Cette lutte en faveur de l'enfance défavorisée, est un thème cher aux intellectuels de l'époque, et cela dans toute l'Europe. Nous en trouvons un écho dans l'œuvre de George Sand; particulièrement dans François le Champi. Selon Guy Turbet-Delof il n'est pas exclu que l'adaptation de Sándor Petőfi soit l'aboutissement d'un thème littéraire contemporain qu'on peut considérer comme français. L'utilisation qui en est faite par Petőfi est cependant très intéressante: d'une part, parce qu'il aborde le problème exclusivement sous l'angle psychologique et sociologique; la conclusion est caractérisée par la totale nouveauté d'un optimisme souriant, et cela va à l'encontre du romantisme noir que ses prédécesseurs pratiquaient à des fins mélodramatiques. D'autre part, c'est avec une rare maîtrise qu'il redonne vie à un thème littéraire universel. Jean le Preux /ou "Jeannot" le Champi/ est l'orphelin de la nation et du peuple. Petőfi peut en cela, être considéré comme un devancier de George Sand. La célèbre romancière publie "François le Champi" trois ans après la parution de "Jean le Preux", à la veille même de la révolution de février.

Nous avons mentionné plus haut que les traductions allemandes de Petőfi paraissent déjà à partir

de 1845. C'est en 1850 que Kertbeny publie son adaptation allemande de "Jean le Preux", intitulée "Der Held Jancsi". Même s'il ne rend pas fidèlement l'esprit populiste et national de l'original, il a introduit dans la littérature mondiale le conte épique de Petőfi, et en premier lieu en Angleterre, puis en France, où il a su éveiller l'attention des lettrés pour ce petit conte.

Saint-René Taillandier est le premier homme de lettre français qui rend honneur au poème épique populaire de Petőfi: "Le Héros Jean est une des chansons de gestes ou éclatent naïvement, comme chez nos vieux trouveres, et toutefois avec un sentiment très moderne, les désirs secrets de l'inspiration hongroise."²

Depuis 1877 jusqu'à nos jours, il existe quatre traductions françaises sur "Jean le Preux". Il va sans dire que certains poètes se prétent mieux à la traductions que d'autres, au nombre desquels figure sans conteste Petőfi. La clarté et la simplicité naturelle de son style, son aisance, rendues dans une autre langue, deviennent, en effet, facilement prosaïques, souvent même banales.

C'est un point de vue généralement répandu que la langue française et la langue poétique, épurées par Malherbe, Racine et Victor Hugo, causent des difficultés plus grandes pour le traducteurs,

alors que la langue hongroise est admirablement apte aux transpositions les plus diverses de la métrique étrangère. La plupart des tragédies classiques et les grands drames français présentent cependant de réelles difficultés lorsque l'on tente une traduction en hongrois. Les conflits psychologiques et politiques qui y sont développés ne sont qu'une manifestation de problèmes sociaux-politiques que la Hongrie n'a pas connu.

En 1877, Auguste Dozen ouvre la série de traduction de Jean le Preux.³

Il est le premier traducteur français qui n'a pas travaillé avec l'aide d'une langue intermédiaire, il a appris le hongrois par amour de Petőfi. Pourquoi traduit-il "Jean le Preux"? C'est du essentiellement aux motifs romantiques: le poète est mort à l'âge de vingt-six ans sur le champ de bataille, et "cette œuvre aimable et spirituelle avait encore un droit tout particulier à être présentée au public français, à cause de la sympathie pour les Hongrois dont elle porte l'empreinte. La France est un pays délicieux, un vrai paradis, un petit Chanaan. L'union sympathique sur le champ de bataille de deux nations généreuses, et la vague réminiscence d'une résistance à l'Islam, qui a menacé la civilisation en Occident comme en Orient, voilà tout ce qu'il faut retenir de la romanesque chevauchée de sire Jean et des hussards."⁴

Le consul Dozon introduit son Chevalier Jean en espérant que le conte écrit en vers, peut-être trouvera quelque grâce sous son vêtement de prose. Goethe dans son "Dichtung und Wahrheit" approuve les traductions en prose. Dozon lui-même - comme ses contemporains - traduit les poèmes de Petőfi comme "Jean le Preux" en prose. Lisons donc ce que Dozon dit de János vitéz: "Le Chevalier Jean" n'est ni une simple imitation ni une parodie de ces contes qui, ayant cours en Hongrie comme partout ailleurs, avaient bercé l'enfance du poète; c'en est plutôt un résumé qui offre dans son cadre la plupart des éléments sociaux et des croyances chères au peuple: bergers avec leur pesante "chouba" ou pelisse de peau de mouton bariolée, brigands, hussards, cette espèce de personnification de la race magyare, royaume des fées, sabbats de sorcières, tout est rassemblé dans ce tableau exécuté avec autant de naïveté que de verve, et qui, pour l'étranger, a l'intérêt d'une peinture prise sur le vif de la Hongrie."

En effet, cette peinture de la Hongrie, qui d'ailleurs ne manque pas de couleur locale exotique, mériterait d'être mieux connue en France et à l'étranger en général. Comme le folklore jouit de la faveur du public français, il ne serait peut-être pas impossible de faire connaître cette poésie épique éminemment hongroise /au moins sa forme d'opérette de Pongrác

Kacsóh/ a un public vaste et varié et non seulement à l'élite intellectuelle. Le Chevalier Jean est traduit directement et uniquement sur l'original magyar.

Son dessein est louable. Ce qui manque à sa traduction c'est la symbiose magique du style poétique de la rime et de l'esprit, en un mot: la poésie elle-même. Cette "symbiose magique" de différents éléments cesse d'exister, au moment où la traduction décompose nécessairement ce qui est par essence donné comme une totalité. Dans cette traduction l'accent est mis sur l'action; à certains endroits éclate la valeur idéologique et morale de l'œuvre originale. Nous verrons quelques vers dans sa traduction de ce magnifique poème un peu plus loin et nous essaierons de les comparer aux vers traduits par d'autres adaptateurs français.

Celui qui a poursuivi ce travail de pionnier, fut F.E.Gauthier, le vice-consul de France à Budapest. En 1898, Gauthier - avec "Toldi" d'Arany - fait paraître sa traduction Jean le Héros. Gauthier publia en 1888 une traduction en vers de quelques unes des poésies de Puskin, ce qui lui a permis de recevoir des félicitations venant des diverses villes d'Europe. Étant ainsi encouragé, Gauthier a décidé à faire connaître en France les grands poètes Arany et Petőfi, "ces deux gloires de la littérature hongroise". En ce qui concerne les éditions de Jean le Preux, à notre connaissance,

c'est uniquement l'œuvre de Gauthier qui a été publiée pour une seconde fois en 1920 à Budapest, avec une illustration d'Álmos Jaschik. Lisons la confession de l'auteur sur la naissance de sa traduction "Jean le héros": "Possédant trop imparfaitement la belle langue magyare, j'ai été puissamment aidé dans mon travail par M. André Tinayre, élève chancelier du Consulat général de France en Hongrie, qui, connaissant à fond le hongrois, a bien voulu me donner la traduction littérale de János Vitéz, ce merveilleux conte fantastique et populaire de Petőfi."⁵

Le mérite incontestable de cette traduction est qu'elle garde la structure strophique du quatrain rimé original. Toutefois, au lieu des rimes plates de l'original il utilise des rimes croisées; la construction rimée du quatrain sera: a b a b.

Suivant la théorie de Sándor Eckhardt, il est difficile, voire, impossible de traduire Petőfi en français. Cette conception s'attache à celle de Goethe et de Dozon. A leur sens, en général, on ne peut traduire une langue étrangère /en l'occurrence en français/ qu'en prose, parce que le rythme du vers français d'une veine diffère du rythme hongrois. Ce rythme différent est inconciliaire avec le style simple et naïf de Petőfi. Ce n'est pas peut-être par hasard que Eckhardt donne une critique passablement sévère: "Gauthier suit la convention de ceux qui n'ont

jamais eu la pensée de réaliser des effets artistiques." 6

Malgré la traduction versifiée, cette tentative n'a pas eu du succès, car l'alexandrin français raffiné visant à recréer le texte artistique de l'œuvre originale ne peut pas rendre l'ambiance du batinage familial et l'atmosphère spécifiquement hongroise. Gauthier se charge de donner plusieurs détails pour faire connaître le poète hongrois au public français. Gauthier compare Petőfi à Rouget de Lisle: "Quand la Hongrie s'agita pour conquérir sa liberté, Petőfi s'associa de tout son cœur au mouvement patriotique qui soulevait le pays et il fut le Rouget de Lisle de sa patrie. Il produisait d'admirables chants de guerre et l'Hymne "Debout Hongrois" qui devint la Marseillaise des Magyars." 7

En 1937, Georges Philippe Dhas publie son adaptation versifiée Jean le Preux d'après la traduction de Gauthier. 8

L'adaptation est introduite par la préface de János Hankiss /qui fut à l'époque professeur à l'Université de Debrecen/. Il attire l'attention du lecteur sur l'admiration que Petőfi a voué à la France. Hankiss rend hommage au grand poète hongrois qui est "l'incarnation de l'éternelle jeunesse", qui a réussi à opérer le miracle de la fusion en une vraie œuvre d'art de la poésie populaire et de la "haute littérature" et qui mériterait de la part des Français

un accueil aussi cordial que reçoit Jean le Preux du vieux roi de France." ⁹

Cette adaptation de Dhas, - selon la critique de Sándor Eckhardt - a côté de la traduction "honnête" de Gauthier, n'est qu'une compilation médiocre. Cette critique est soulignée par Frontin. Dans sa maîtrise elle constate que "Dhas prend beaucoup de libertés avec le texte; son adaptation en vers rimés est davantage une variation mieuve sur János Vitéz qu'une traduction". ¹⁰

Dhas témoigne du respect envers le metre de l'original, celui du quatrain rimé et du tetramètre. A notre sens, bien que l'adaptation de Dhas présente des solutions souvent intéressantes, elle ne s'en éloigne pas moins fortement de l'original. Malgré l'effort de l'adaptateur, son "Jean le Preux" n'est qu'une "belle infidele". Nous remarquerons plus tard que toutes ces traductions offrent des contrastes assez surprenants.

Après "Jean le Preux" de G.P.Dhas survient le "Jean le Preux", dans une traduction de Guy Turbet Delof. Son travail, le plus proche de nous dans le temps, est la meilleure traduction de "Jean le Preux". Le traducteur a appris le hongrois afin de traduire Jean le Preux le plus fidèlement possible. Pendant dix ans de séjour en Hongrie, il a donné corps à son projet: il avait réussi à apprendre notre langue

parfaitement. Il fut directeur de l'Institut Français de Budapest.

Le tiers du volume est consacré à la traduction du poème épique présenté en alexandrins non rimés. Le reste renferme un vaste commentaire sur les sources de l'œuvre. Dans son étude le commentateur explique pourquoi il a choisi cette forme poétique: d'une part, il a peur de la tentation dangereuse des rimes, d'autre part, il peut se référer à un exemple français, celui de la traduction de "l'Odyssée" de Victor Bérard qui évite le prosaïsme et l'infidélité, conséquence fréquente de l'utilisation des rimes.

Cette affirmation est discutable. À l'utilisation des alexandrins non rimés il vaut mieux opposer la "trahison créatrice", c'est-à-dire, la préservation de l'atmosphère, des nuances et du ton de l'œuvre. Il nous est impossible de nous imaginer Jean le Preux privé de ses rythmes populaires.

Selon László Dobossy, la référence de Turbet Delof à l'"Odyssée" de Victor Bérard n'est pas convaincante. Le spécialiste hongrois de la littérature française affirme que la versification française ne connaît pas l'hexamètre et même la métrique classique, par exemple une traduction d'Homère, ne suit pas non plus le metre de l'original. Par contre, l'alexandrin de rimes plates est bien fréquent. Toujours est-il que Delof a du développer cette solution

en raison des échecs de ses prédécesseurs. Malgré nos réserves, nous pouvons affirmer que la traduction de Guy Turbet-Delof est un travail sérieux. Son Jean le Preux est aucun doute le plus frais et le plus réussi.

Par la présentation des quatre Jean le Preux nous aimerions mieux analyser l'effet des traductions et justifier la validité de nos remarques antérieures.

La strophe initiale - citée bien souvent par les enfants ainsi que par les adultes - nous offre une possibilité de comparaison intéressante.

"L'histoire elle-même ne débute pas tellement sur le mode d'un conte populaire, mais plutôt comme une anecdote réaliste."¹¹

La question est de savoir si les traducteurs ont eu l'intuition de l'image initiale, du paysage concret et s'ils ont réussi à sentir le langage rustique et populaire du poète.

"Un soleil d'été darde du haut du ciel ses rayons brûlants sur un berger."

Dozon ne suit pas parfaitement le poème de de Petőfi. Prenons comme exemple le premier verbe de la phrase: darder. Petőfi peut parfaitement utiliser un complément de manière "tűzesen" /a peu pres:avec feu, fougueusement/, le traducteur français ne peut qu'employer une périphrase à l'aide d'un verbe synonyme.

Les trois autres traducteurs remplacent aussi la structure adverbiale originale par une tournure purement verbale. Dhas et Delof emploient aussi le verbe "darder" pour pouvoir représenter le rayon du soleil d'été. Gauthier trouve mieux le verbe "envoyer". La traduction de Dhas est la démonstration bien réussite du ton populaire - même si elle n'est pas privée d'un certain intellectualisme francisant:

"Sur le jeune berger le soleil embrasé

Fait darder ses rayons, souriant, amusé."

La valeur principale des premiers vers de Delof réside dans leur simplicité; ce n'est pas l'absence de rimes qui éveille le sentiment d'une lacune, mais la disparition de la musique de Petőfi:

"De la voute du ciel sur le jeune berger

le plein soleil d'été darde ses traits de feu."

Selon Pál Pándi, la rencontre sentimentale et touchante de János et de Iluska crée le merveilleux, en dépit d'une certaine amertume. Les enfants trouvés sont prédestinés à un brillant avenir aussi bien dans les contes hongrois que dans les contes français.

La nature vit en harmonie avec les héros.

L'image du crépuscule annonce la catastrophe prochaine.

L'image idyllique de la nature est troublée par l'apparition de la "méchante maratre":

"Az idő eközben haladt sietve,
A patak habjain piroslott az este
Dult-fult Iluskának gonosz mostohája:
Hol maradt, hol lehet oly soká leánya?"

F.E.Gauthier:

"Mais pendant tout cela, le temps s'en fuit bien vite,
Des rouges feux du soir on voit l'eau se farder
La méchante maratre, inquiète, s'irrite:
Ou peut être sa fille et si longtemps tarder?"

G.T.Delof:

"Le jour pendant ce temps décline a vive allure,
L'écume du ruisseau s'empourpre aux feux du soir.
"Que fait Ilouch? se dit la méchante maratre;
Ou tarde-t-elle tout?" Elle en bave de rage."

A première vue, nous sommes frappés par la grande fidélité de la traduction de Gauthier. Le vers "Zrinyi" de rimes plates est conforme à l'alexandrin français de rimes croisées. Étant donné que les rimes de Petőfi ne sont que des assonances, nous ne pouvons pas non plus exiger une rime élégante à la variante française. Malgré tout, le traducteur ne saisit pas la liberté de l'auteur. Avec un peu d'exagération nous pourrions dire que ses assonances sont mieux faites que celles de Petőfi. Aux rimes de Petőfi correspondent:
sietve - este et mostohája - leánya / vite - s'irrite
et se farder - tarder. Mais, la profondeur sentimentale et intellectuelle de la situation n'a pas la même



intensité que celle du poème épique hongrois.

Voltaire a affirmé que c'était impossible de produire des vers blancs en français. Cette théorie est réfutée même par Delof qui a choisi un "vers blanc", l'alexandrin sans rimes. Il a reconnu la qualité qui émane de la nature même du poème épique et il s'efforce de changer le contenu afin de conserver la note populaire du poème. Le texte à traduire ne pose pas de problèmes particuliers. C'est seulement dans l'adaptation de Dhas que certaines strophes ne sont pas traduites. Pour quelles raisons? Une chose est certaine: Dhas qui s'appuie sur Geuthier, aurait pu tout traduire.

Delof lui-même s'est trouvé une fois dans une situation problématique, pour le 4^e chant. Delof invoque les inconséquences typographiques et orthographiques des différentes éditions.

En réalité, la strophe en question, qui est d'ailleurs une des plus merveilleuses de Jean le Preux, pose un problème impossible à résoudre pour ses traducteurs français. Citons-la:

"Most hält Jancsi lelkem, eredj, ha menned kell!

A jó isten legyen minden lépéseddel.

Ha látsz tört virágot utközépre vevve,

Hervadó szeretőd jusson majd eszedbe."

Pour la totalité de la comparaison, essayons de mettre en relief les parties adéquates des quatre traductions.

Dozon:

"Maintenant, Yantchi, mon âme, s'il faut que tu partes, quittons-nous. Que le bon Dieu accompagne tous tes pas. Quand tu verras une fleur brisée et jetée au milieu du chemin, qu'elle te rappelle ta maîtresse flétrie par le chagrin."

Dozon s'efforce de traduire dans une prose parfaite la pensée de Petőfi. Sa fantaisie n'est infidele que dans la présentation de la "nature morte" merveilleuse, mais c'est un péché excusable. La structure "Hervadó szeretőd jusson majd eszedbe" semble pouvoir se rendre en français sous la forme approximative "Que tu te rappelles de ta maîtresse flétrie". La "maîtresse flétrie" est aussi susceptible d'un autre sens tel que "maîtresse déshonorée, abusée", au lieu de "maîtresse qui se fane". Pour éviter les malentendus, Dozon joint au syntagme attributif "maîtresse flétrie" le complément "par le chagrin". C'est de cette façon qu'il remplace la locution attributive serrée "Hervadó szeretőd" par la périphrase "ta maîtresse qui se fane".

Gauthier:

"Pars, Jancsi de mon cœur, si c'est ta destinée,
Que Dieu soit partout avec toi ou tu seras!
Si tu vois sur la route une rose fanée,
A ta souffrante amie alors tu penseras."

Dhas:

"Pars, Jeannot, mon trésor, si tel est le destion,
Que Dieu soit avec toi partout sur ton chemin.
Si tu vois sur la route une rose mourante,
Pense a ton Ilouchka, pense a ta chere amante."

Pál Pándi affirme que chez Petőfi dans la majeure partie des vers, la fonction de la césure médiane n'est pas appuyée par une pause du sens, mais le déplacement de l'accent l'affaiblit plutôt. Si cette inégalité est vraie en général, il nous reste à souligner que dans cette strophe ce n'est pas valable. La coupe médiane rythmique fait un tout organique avec la limite intellectuelle et sentimentale du langage courant.

Les strophes tirées de Gauthier et de Dhas s'efforcent de garder cette coupe rythmique. Ils restent fidèles à l'alexandrin de coupe 6/6, le texte français sonne bien, mais l'intuition de la "nature morte" originale y manque.

Delof:

"Maintenant, Jeannot de mon coeur, puisqu'il le faut,
Va, pars, que le bon Dieu soit avec tous tes pas!
Si tu vois une fleur sur le chemin, gisante
Pense a celle qui t'aime et se fane au pays."

La strophe citée - bon gré mal gré - ne suggère pas l'effet de l'original. Peut-être, la traduction de Delof serait plus évocatrice, si, au lieu d'accumuler des verbes, il chargerait cette image complexe de

substantifs. Bien que Delof ait étudié les sources folkloriques du "Jean le Preux", nous ne sentons pas assez fortement la présence permanente de la fraîche poésie populaire: ses images, ses métaphores sont moins expressives que celles de l'original.

Chaque traducteur réagit vivement à la métamorphose de "Jeannot le mais" en hussard. Dozon en fabrique une étymologie spéciale. Il croit que le mot "huez/ár" signifie vingtième, le vingtième homme qu'on levait jadis pour le service militaire hongrois.

Dans son commentaire Delof fait allusion aux motifs généralement répandus de la chanson populaire hongroise selon lesquels c'est un honneur d'être soldat. Il est vrai, par exemple qu'en hongrois le mot "vitéz" /brave, héros, vaillant, preux, etc./ avec lequel la jeune fille s'adresse à son amant vêtu en uniforme, et il a une toute autre valeur que celle du mot français "pioupiou" ou "bidasse" /baka/.

Un épisode du "Jean le Preux" mérite l'intérêt du lecteur français. Les traducteurs se sont efforcés de présenter dans son développement la tradition plusieurs fois séculaire de l'amitié franco-hongroise. Dans cette tentative, c'est Delof qui remporte la palme. A son avis, la politique hongroise des rois de France est le reflet de leur austrophobie.

Ainsi on voit le héros sauver la France et la fille du roi, comme si Petőfi voulait souligner cette amitié en remontant jusqu'aux Capétiens. Ou plus ironiquement: il se plaît à envisager l'aide que les Hongrois pourraient apporter aux Français au cas où ceux-ci seraient menacés par les Turcs.

Taillandier n'hésite pas non plus à donner en exemple la légende et l'histoire: "Le poète s'est mis à la place de ses paysans, il a peint le monde tel qu'il apparaît à ces imaginations naïves, et voilà pourquoi il conduit les Magyars jusqu'en France à travers la Tartarie. Ne retrouve-t-on pas un souvenir du XV^e siècle? Les soldats Jean Hunyad et de Mathias Corvin ont protégé l'Europe contre l'invasion ottomane; or, pour les Hongrois du vieux temps l'Europe c'est la France, la France qui a donné à la Hongrie sa glorieuse dynastie des ducs d'Anjou, - et d'où cette tradition de la France sauvée du pillage de Turcs par le secours des Magyars."¹²

Comparons maintenant la première strophe du chant 11, où une armée de hussards hongrois vole au secours du roi de France menacé par les Turcs. Voyons le texte original et ses quatre traductions: la description de la France dans l'adaptation de Dozon:

"La France est un pays délicieux, un vrai paradis, un petit Chanaan: c'est ce qui avait fait venir l'eau

a la bouche des Turcs, et ils l'avaient envahie,
comptant la mettre au pillage."

Gauthier:

"La France est une belle et fertile contrée,
C'est un vrai paradis, un petit Kanaan,
Le Turc y voulant mettre une dent acérée
L'envahit pour piller, semblable à l'ouragan."

Dhas:

"C'est un très beau pays que le pays de France,
Son climat est bien doux, sa richesse est immense..
Tel un noir ouragan les ottomans maudits
Avaient fait un désert de ce vrai paradis."

Belof:

"Quel pays enchanteur que la terre de France!
C'est un vrai paradis, un petit Chanaan,
Voilà, pourquoi les Turcs, voulant mordre au gâteau,
S'y étaient abattus pour piller tout leur saoul."

Finalement, lisons la strophe originale:

"A franciák földje gyönyörű tartomány,
Egész paradicsom, egész kis Kénaán,
Azért is vásott rá a törökök fogá,
Pusztító szándékkal azért törtek oda."

Il est intéressant de comparer les différentes solutions du troisième vers cité ci-dessus. Le vers se présente ainsi en hongrois: "Azért is vásott rá a törökök fogá," /expression qui se traduit par en vouloir à qc., il en a les dents agacées/.

Dozon traduira ce vers par: "C'est ce qui avait fait venir l'eau à la bouche des Turcs". Cette fois, l'expression française ne correspond pas au texte original. Gauthier traduit comme ça: "Les Turcs y voulant mettre une dent acérée", qui est un peu plus proche de l'expression hongroise. Dhas omet la traduction de ce vers, il le remplace par: "Tel un noir ouragan les ottomans maudits...".

Quant à Delof, il nous offre une image frappante et moderne dans sa "légère audace et sa simplicité un peu argotique":¹³

"Voila pourquoi les Turcs, voulant mordre au gâteau". Petőfi dessine la figure d'un roi français faible et impuissant. Gauthier et Dhas le peignent d'une façon identique. Seul Delof aperçoit l'aspect fantastique et caricatural évoqué par Petőfi. "Jean le Preux" est né à l'époque de Louis-Philippe. Dans Obsitos /Le vétéran/ de Garai, Napoléon est l'empereur "apprivoisé" par János Náry /soldat fanfaron, représentant la gascogne/. D'ailleurs, Delof connaît bien la chanson du geste du moyen âge, intitulée "Huon de Bordeaux". Cette chanson ridiculise Charlemagne, le présente comme un souverain hésitant, maladroit, bavard. Après de tels antécédents, la peinture qui est faite du roi français, ne peut nous surprendre.

Delof:

"Oui, mais ma pauvre fille! hélás, ma chere fille!
ou qu'elle est? crie le roi dans des ruisseaux de pleurs;
le général des Turcs, hélás, me l'a ravie!
Ah! qui me la rendra, je lui promets sa main!"
"Hát szegény leányom, hát édes leányom?
Jajdult föl a király, őtet hol találom?
Elrabolta tőlem törökök vezére...
Aki visszahozza, számithat kezére."

C'est ici un cas d'espece. Comme si l'interprétation française était plus vibrante, plus expressive, même, que l'original. Le composant de lyrisme "exalté" naît de la répétition d'une particule interjective intense: hélas! Précisément, "il faut être quelques fois supérieur à son original, parce qu'on lui est très inférieur." 14

Bien entendu, Delof ne sait quoi faire avec le "populisme" de Petőfi. La construction de Delof "crie le roi dans des ruisseaux de pleurs", ne correspond pas à celle de Petőfi "Jajdult föl a király". Delof ne sait rendre le ton de l'original qu'en utilisant une expression périphrastique. La phrase interrogative "őtet hol találom?" est traduite par "Où qu'elle est?" Tout simplement, on ne peut pas rendre le souffle naïf et charmant de l'interrogation hongroise. Dans notre strophe

analysée le mot "őtet" /familier, forme flexionnelle du pronom personnel ő = Il + t flexionnel + e voyelle de liaison + t flexionnel/ n'a pas de variante, parce qu'en français il est impossible de joindre au pronom personnel un affixe, notamment le t flexionnel.

Jean le Preux - dit Kosztolányi - est l'Ulysse des Hongrois. Delof va encore plus loin: il décele dans Jean le Preux une influence plus précise de l'Odyssée. Delof traduit des vers de Petőfi consacrés à Homère. Ce fait prouve que notre poète avait certainement étudié l'Odyssée. Delof rapproche le récit de Jeannot sauvant la princesse française à celui de Nausicaa sauvant Ulysse. Conformément aux règles de la politesse antique, Alkinoos tarde à demander à Ulysse quel est son nom. Chez Petőfi le roi de France attend la fin du festin pour questionner Jeannot. Une fois son récit terminé, Ulysse a grande hâte de partir. Jean le Preux brûle, lui aussi, de retourner au pays, de revoir son Illuska. Alkinoos comble Ulysse de présents. Pour János Vitéz, le roi de France puise largement dans son trésor. Alkinoos regrette qu'Ulysse ne reste pas en Phéacie comme époux de Nausicaa. Le roi de France regrette aussi que János Vitéz ne reste pas en France comme époux de sa fille. Delof trouve qu'il est peu probable qu'en mettant des géants en scène, Petőfi n'ait pas pensé au Cyclope de

l'Odyssée. Il pousse son analyse encore plus loin et affirme qu'en comparant le schéma des aventures d'Ulysse, qui après ses démêlés avec les géants, connaît deux aventures successives: chez la magicienne Circé et au pays des morts, avec celui de Jean le Héros, chez qui, l'épisode des géants succèdent à celui des sorcières et à celui du cimetière: "tout se passe comme si Petőfi avait vu Bulu transposer dans les légendes hongroises le canevas odysséen".¹⁵

Si Jean le Preux est l'Olysse des Hongrois, à ce prix, il pourrait être leur Lancelot et leur Perceval. Nous tentons maintenant de savoir - à l'aide de Delof - pourquoi Jean le Preux est devenu un nouvel Orphée.

Dans le roman de Chrétien de Troyes Le chevalier à la charrette Lancelot donne des preuves d'amour, il ne s'asseoit pas dans la charrette à deux roues qui est le symbole de la Mort. Dans Jean le Preux, au lieu d'un nain c'est un potier qui mène la charrette; à la scène du roman populaire français, de la charrette infernale est jointe l'image du potier embourbé avec son chariot. Il est rude quand il montre le chemin à Jean vers le pays de géants. A cet épisode de Jean le Preux et du potier colérique s'appuie un dialogue coupé; le lieu - la forêt sombre - approfondit le caractère infernal de la scène. Enfin, Jean le Preux aussi - comme Lancelot - ne s'asseoit pas dans la charrette,

il continue son chemin vers le bonheur qui promet l'accomplissement de son être.

Bien que "Jean le Preux" ait des traits qui le font ressembler à Ulysse, à Orphée, à Lancelot et à tant d'autres héros, ce type universel présente avant tout le portrait du héros hongrois par excellence.

Sándor Eckhardt est d'avis que dans le conte populaire hongrois il n'y a aucune trace de figures identiques à celles des contes populaires français. /p.ex. Chrétien de Troyes/ pourtant les motifs de l'enfant trouvé, de l'orphelin, la quête du héros populaire "peuvent être placés dans la grande famille du folklore occidental." 16

Guy Turbet-Delof est à-peu-près de même avis, il conclue son étude de façon suivante: "Le style de l'œuvre présente des traits typiquement hongrois, mais son contenu offre un caractère international. C'est ainsi que l'œuvre de Petőfi se rattache à un fond décidément européen, voire universel". 17

Le style simple et clair du poème a pu toucher Delof de telle manière qu'il recrée dans son œuvre la poésie de Petőfi. Il nous faut citer encore une fois Eckhardt: "La Grande Plaine Hongroise garde sa poésie merveilleuse et mélancolique que Petőfi a découverte".

"Mikor a nap fölkelt, s a holdat elküldte,
A puszta, mint tenger feküdt körülötte;

„etjölföldje szablon a a „etjölföld van a toron”
etjölföldje szükséges minden „etjölföldje” A

A nap fölkeltétől a nap enyésztéig

Egyenes rónáság nyújtózkodott végig."

Delof:

"Quand le soleil levant fit s'en aller la lune,
la plaine autour de lui était une mer calme;
d'ou se leva le jour jusqu'ou le jour décline
s'en étirait sans fin la plate immensité."

Notre analyse a jusqu'ici étudié les rapports étroits
qu'entretenaient les œuvres.

Signalons que Jean Rousselot a le mérite d'avoir
fait une analyse minutieuse et très exacte de János
Vitéz. "A la fin du poème - décrit Rousselot -
Petőfi hissera les deux orphelins sur un trône, qui
comme l'écrit Illyés, s'est trouvé "opportunément
vacant". 18

"Au milieu de ce peuple en constante allégresse
dans les bras adorés de sa chère Ilouchka,
Jean le Preux, sur les fées et sur leur beau pays,
regne encore aujourd'hui en prince fortuné."

/G.T.Delof/

Cette ultime strophe adaptée est plus ou moins
fidèle à celle de Petőfi, il n'y a que "constante
allégresse" qui diffère de l'original "gyönyörű",
sorte de superlatif, synonyme de "szép" /beau/ - signi-
fiant splendide, admirable, magnifique, mais l'emploi
du substantif "allégresse", accompagné de l'adjectif
épithète "constante" ne change pas le sens de l'original,

il montre qu'il s'agit d'un pays "féerique", caractérisé par son allégresse, qui dure infiniment dans l'espace et le temps. ¹⁹

Rousselot se pose la question suivante:

"Cette fin peut-elle être considérée comme un Happy end conventionnel ou triomphe symbolique de la paysannerie misérable? - et il essaye d'y répondre.

"On penchera bien sur - affirme-t-il - pour la deuxième hypothese... Cette assumption s'accomplice à la faveur d'une fiction, non à la suite d'un combat contre les réalités sociales, autrement dit que Petőfi a sacrifié la à une esthétique de l'évasion qui ne remet pas en cause l'ordre bourgeois selon lequel le peuple a tous les droits, mais seulement en rêve, il est aisé de faire observer que son sens aigu des réalités apparaît dans chaque maille de la trame irréaliste qu'il a tissée et que son apologie de János est celle des vertus éminemment populaires: courage, droiture, honnêteté, fidélité." ²⁰

En résumé, la versification ambiguë de Guy Turbet-Delof est d'une qualité artistique supérieure à celles de G.P. Dhas ou de F.E. Gauthier qui sont plus fidèles quant à la forme, mais plus douteuses quant au fond. Ces efforts de traduction sont quand même fort louables.

Pour dire le vrai, les traducteurs de "Jean le Preux" ne sont pas des poètes français de premier

ordre. Nous ne pouvons que répéter la formule des lettrés: il faut être poète pour faire une traduction artistique.

L'épopée nationale de Petőfi - nous semble-t-il - est au fond intraduisible. Le genre spécifiquement populaire de son œuvre constitue un obstacle infranchissable à sa diffusion.

Notes

1. Guy Turbet-Delof: Le Jean le Preux, Presses Universitaires de France, Paris, 1954.
cf. Chapitre XI. pp.122-129.
2. Saint-René Taillandier: La poésie hongroise au XIX^e siècle, Paris, 1860, N°26, ou.c.p.941.
3. Auguste Dozon: Le Chevalier Jean, Paris, 1877.
4. Ibid.
5. F.E. Gauthier: Jean le héros, Paris, 1897.
6. Sándor Eckhardt: Acta Litteraria I., 1957.
ou.c.pp.282-287.
7. Suzanne Palásti: La fortune littéraire de Petőfi en France, Paris, 1976.
ou.c.p.119.
8. Georges-Philippe Dhas: Jean le Preux, Paris, 1937.
9. Suzanne Palásti: Ibid., ou.c.p.315.
10. Françoise Frontin: Petőfi en France, Mémoire de Maitrise rédigé sous la direction de M. le professeur Charles Dedeyan, Paris, 1969. Université IV.
11. Pál Pándi: Petőfi, Budapest, 1961.
12. S.R. Taillandier: Ibid. ou.c.p.943.
13. Suzanne Palásti: Ibid., ou.c.p.323.
14. Antal Radó: A fordítás művészete, Budapest, 1952.



15. Guy Turbet-Delof: Le Jean le Preux,
ou.c.p.119.
cf.: Commentaire de Jean le Preux,
pp.51-139.
16. S.Eckhardt: Acta Litteraria I., Ibid.
17. G.T.Delof: Ibid., ou.c.p.139.
18. Sándor Petőfi, Poemes, Éditions Corvina, Budapest,
1971. Préface de Jean Rousselot,
ou.c.p.18.
19. Suzanne Palásti: Ibid., cf.p.323.
20. S.Petőfi, Poemes, Ibid., ou.c.p.18.

Aux avis généralement répandus, c'est surtout la poésie révolutionnaire de Petőfi qui est traduisible. Dans son cas, la traduction de ses poésies révolutionnaires /rhétoriques et descriptives/ est plus aisée. Au contraire, sa poésie amoureuse et populaire, où le rythme a une importance primordiale, présente souvent des obstacles insurmontables.

Pour mieux justifier nos remarques antérieures, voyons ce magnifique poème Fin septembre dans l'adaptation de Guillevic:

"Le val est riche encor des fleurs de ses jardins,
Et vert le peuplier dans la fenêtre ouverte.
Mais le monde d'hiver, l'aperçois-tu qui vient?
La neige sur la cime au loin donne l'laerte.
Encor l'été brulant brûle mon jeune cœur,
Mais si la sève en lui monte et le renouvelle,
Déjà des fils d'argent dans mes cheveux révèlent
Que les froids de l'hiver vont montrer leur vigueur.

Car s'effeuillent les fleurs et s'enfuit notre vie...
Viens donc, o mon aimée, te blottir sur mon sein.
Toi qui tout contre moi mets ta tête chérie
N'iras-tu te pencher sur ma tombe demain?
Si je meurs le premier, de ces deux que nous sommes,
Mettras-tu, dans les pleurs, un linceuil sur mon corps?

Si un autre t'aimait, se pourrait-il alors
Que tu quittes mon nom pour le nom de cet homme?

Si ce voile de veuve, un jour tu le jetais,
Comme un drapeau de deuil laisse-le sur ma tombe.
Je viendrais le chercher, du noir où tout se tait,
Au cours de cette nuit où notre amour succombe,
Pour essuyer les pleurs versés sur notre amour,
Sur toi facilement oubliée et parjure,
Pour panser de mon cœur l'horrible déchirure -
T'aimant même là-bas, même alors et toujours." ¹

D'abord, pour des raisons formelles: le traducteur
n'a pas gardé la succession des rimes croisées:
ABABCD^CD en hongrois, ABABC^DDC en français.

Voici les rimes de la première strophe du poème:

cf./1-3/ Jardins/vient	v./1-3/ virágok/világot
cf./2-4/ ouverte/alerte	v./2-4/ előtt/tetőt
cf./5-8/ cœur/vigueur	v./5-7/ nyár/mér
cf./6-7/renouvelle/ré- velent.	v./6-8/kikelet/fejemet

Nous pouvons constater deux rimes pauvres:
jardins/vient; des rimes adjectives: ouverte/alerte;
des rimes substantives: cœur/vigueur; et des rimes
verbales: renouvelle/révelent.

Bien que les rimes de Petőfi ne soient que des
assonances, elles contribuent à l'impression de

bercement, de douceur et de résignation. Cette alternance régulière des rimes et la versification classique assument le rythme spécial du poème hongrois.

Essayons de confronter la traduction à l'original:

"Még nyilnak a völgyben a kerti virágok,"

"Le val est riche encor des fleurs de ses jardins",

Le poème s'ouvre sur un adverbe "még" suivi du prédicat et le sujet est rejeté à la fin. L'énoncé suit le mouvement de la perception et du sentiment: "encore" /malgré la saison tardive/ "s'ouvrent" c'est le fait qui frappe l'œil, "dans la vallée" /le regard descend et se pose/. Le vers français se conforme à l'ordre direct.

Le prédicat verbal hongrois /nyilnak/ est traduit par un prédicat verbo-nominal: /est riche:/; à la place d'un proces, nous avons un état. Le mot "encore", placé immédiatement avant la césure est bien heureux. Grâce au rythme oxyton, le mot placé à la fin du groupe rythmique donne une valeur sensiblement analogue à celle du mot hongrois correspondant, mais placé en tête de groupe. Ainsi, le rythme oxyton parvient à compenser la faiblesse naturelle de tout élément postposé.

Le cinquième vers de la première strophe cause des problèmes de construction:

"Még ifju szivemben a lángsugaru nyár"...

"Encor l'été brulant brûle mon jeune cœur"...

Apres la tres belle image romantique de la deuxieme strophe, le poeme se poursuit par trois questions poétiques. En voici une:

"Oh mondd: ha előbb halok el, tetemimre
Könnyezve boritasz-e szemfödelet ?

"Si je meurs le premier, de ces deux que nous sommes,
Mettras-tu, dans les pleurs, un linceul sur mon corps?"

De ces deux que nous sommes est une des faiblesses de la traduction: c'est du "remplissage" de l'original. Par ailleurs le vers français ne rend pas la nuance contenue dans le préverbe "el" dans "halok el" qui équivaut presqu'à "s'étendre". Nous retrouvons la tendance à l'euphémisme dans les correspondances "tetemimre" /sur mon corps/ qui équivaut plutôt au mot "dépouille" et "boritasz" /par mettras-tu/ au lieu de "recouvres-tu?"

Un mot capital introduit la troisieme strophe: la conjonction si /ha/. Le traducteur a ressenti l'importance de ce petit mot dans l'ensemble du poeme. Par contre, pour "Az éj közepén", il dira "au cours de cette nuit" qu'il completera par "ou notre amour succombe". Pour "letörleni véle könnyüimet érted", qui signifie: pour essuyer mes larmes versées pour toi, il écrira: "pour essuyer les pleurs versés sur notre amour".

Voyons ce que l'auteur dit a propos du dernier vers:

"Még akkor is, ott is, örökre szeret!"

"T'aimant même la-bas, même alors et toujours!"

L'accent du vers hongrois correspond avec la répétition a l'intérieur du groupe "meme la-bas, memo-alors", ou l'élément fort, mis en valeur en hongrois par l'accent tonique, se trouve, une fois de plus, a la fin.

En conclusion, on peut dégager deux tendances principales de la traduction:

- 1° Mise en valeur /généralement par postposition/ des éléments accentués du poeme hongrois;
- 2° Atténuation ou euphémisme systématique des expressions surtout verbales et nominales.

Apres Jean le Preux, aussi la poésie amoureuse de Petőfi serait-elle intraduisible? En général, les images adaptées ne refletent pas la vibration intérieure "provoquée" par le poeme d'amour hongrois. Malgré ces imperfections Guillevic a fait de son mieux pour présenter ce magnifique poeme au public français.

Il nous reste a préciser si la traduction de la poésie révoéutionnaire de Petőfi est vraiment plus aisée, voire même possible. Analysons quelques adaptations du poeme: Chant national. Comparons trois adaptation de ce chant, celle de Gauthier, celle de Gaucheron et celle de Rousselot.

Gauthier:

"Debout, Hongrois, debout, car la patrie t'appelle,
Voici l'instant fatal et le temps est compté;
Entre la servitude ou bien la liberté
Il nous faut faire un choix et l'heure est solennelle.
Par le Dieu des Hongrois, jurons, amis jurons,
Qu'en toute liberté désormais nous vivrons.

D'esclaves jusqu'ici nous avons eu la vie;
Nos aieux indignés méprisent notre sort,
Ayant toujours été libres jusqu'à leur mort
Ils n'en ont point de repos dans la terre asservie.
Par le Dieu des Hongrois, jurons, amis, jurons,
Qu'en toute liberté désormais nous vivrons.

C'est un être sans nom, un gueux, pour la Hongrie
Celui qui n'est pas prêt à donner s'il le faut
Sa pénible existence et qui croit que mieux vaut,
Pour vivre, abandonner l'honneur de la patrie.
Par le Dieu des Hongrois, jurons, amis, jurons,
Qu'en toute liberté désormais nous vivrons.

Le sabre est plus brillant qu'une honteuse chaîne,
Il serait pour nos bras un plus bel ornement.
Pourquoi donc portons-nous la chaîne en ce moment?
O vieux sabre! Il est temps de sortir de ta gaine.
Par le Dieu des Hongrois, jurons, amis, jurons,
Qu'en toute liberté désormais nous vivrons.

Le beau nom de Hongrois qui jadis fut illustre,
Dans les siècles derniers de honte s'est souillé,
Mais nous allons laver l'enduit qui l'a rouillé
et le faire briller encor d'un nouveau lustre.
Par le Dieu des Hongrois, jurons, amis, jurons,
Qu'en toute liberté désormais nous vivrons.

Sur le sol recouvrant notre fosse fermée,
Nos jeunes descendants viendront s'humilier,
Leur cœur reconnaissant pour nous saura prier
Et redira nos noms dignes de renommée.

Par le Dieu de Hongrois, jurons, amis, jurons,
Qu'en toute liberté désormais nous vivrons."

Le poème original est composé de six strophes à huit vers chacune, dont quatre constituent le refrain.

La formule des rimes est de AABB, sauf pour le refrain. Le nombre des syllabes est de huit avec césure au milieu des vers, ce qui correspond à la versification hongroise. Les quatre vers du refrain comportent 8-3-8-5 syllabes et la formule des rimes est: CDED.

Gauthier n'est pas resté fidèle au texte hongrois, il le délaye considérablement, le rend lourd, alors que le poème de Petőfi coule de source. Les huit vers originaux constituant une strophe, seront remplacés par six vers longs et difficiles. Ce poème préféré de Petőfi est dynamique et rythmique, tandis que l'adaptation a perdu cette qualité. Les deux premiers vers de la première strophe - déjà - n'expriment pas l'appel vibrant et l'enthousiasme de l'original.

La répétition de l'adverbe "debout" diminue l'effet provoqué de l'alarme nationale: "Talpra magyar, hi a haza!" /Debout, Hongrois, debout, car la patrie t'appelle",/. L'exclamation du deuxième vers se transforme chez Gauthier en une phrase explicative: "Itt az idő, most vagy scha!" /Voici l'instant fatal

et le temps est compté.../ L'adaptation se perd ainsi l'opposition des mots "most" /maintenant/ et "soha" /jamais/. Le cri de Petőfi "Válasszatok!" /Choisissez!/ est délayé par "Il nous faut faire un choix".

Dans la cinquième strophe Gauthier ajoutera au texte a propos du nom des Hongrois: "Et le faire briller encor d'un nouveau lustre"... - qui n'existe pas chez Petőfi.

Dans la dernière strophe:

"sur le sol recouvrant notre fosse fermée,

Nos jeunes descendants viendront s'humilier",
le verbe réfléchi "s'humilier" /se soumettre/
ne redonne pas le sens exact: "unokáink leborulnak"...
/se prosterner devant qun, incliner avec respect/.

Le lecteur français pourrait se demander, et a juste titre, comment cette "Marseillaise des Hongrois" pouvait-elle enthousiasmer notre peuple?! Peut-être, même cette analyse rapide peut nous permettre de nous rendre compte que le poème adapté ne rend ni l'atmosphère, ni le souffle de l'œuvre originale.

Voici notre Chant national dans l'adaptation de Gaucheron:

"Debout, Hongrois, la patrie nous appelle!
C'est l'heure, à présent ou jamais.
Soyons esclaves, soyons libres.
Voici le sort qu'il faut choisir!
Par le Dieu des Hongrois
Nous jurons! Désormais,

Jamais esclaves ne serons
Nous le jurons, jamais!

Jusqu'à ce jour, nous vivions en esclaves
Et nos ancêtres sont maudits.
Ils sont morts libres. Peuvent-ils
Dormir dans un sol asservi?
Par le Dieu des Hongrois
Nous jurons! Désormais,
Jamais esclaves ne serons,
Nous le jurons, jamais!

Misérables sans cœur sont ceux qui n'osent
Risquer la mort, lorsqu'il le faut!
Ceux qui prissent leur vie honteuse
plus que l'honneur de la patrie!
Par le Dieu de Hongrois,
Nous jureons! Désormais,
Jamais esclaves ne serons,
Nous le jurons, jamais!

Le sabre est plus beau que les chaînes.
Il brille, il orne mieux le bras.
Et pourtant nous portons les chaînes!
Renais, vieux sabre de nos pères!
Par le Dieu des Hongrois,
Nous jurons! Désormais,
Jamais esclaves ne serons,
Nous le jurons, jamais!

Le nom Hongrois va se couvrir de gloire,
Fidèle au lustre d'autrefois.
Nous allons effacer l'outrage
Dont l'ont souillé les siècles sombres.
Par le Dieu des Hongrois,
Nous jurons! Désormais,



Jamais esclaves ne serons,
Nous le jurons, jamais!

Nos petits-fils, au pied de nos tombeaux
Viendront plus tard s'agenouiller.

Ils méleront a leurs prières
Les noms sacrés de leurs aînés.
Par le Dieu des Hongrois,
Nous jurons! Désormais,
Jamais esclaves ne serons,
Nous le jurons, jamais!"

L'auteur reste aussi fidèle que possible au texte original du point de vue de fond et de la forme. Les six premiers vers de Gaucheron sont cependant plus longs que ceux de Petőfi. C'est peut-être parce que nous y observons l'emploi de périphrases, comme par exemple:

"Fényesebb a lénclál a kard", qui est traduit par: "Le sabre est plus beau que les chaînes".... Gaucheron transforme le langage simple et expressif de Petőfi en un langage un peu solennel et théâtral quand au lieu de "Ide veled, régi kardunk!" il traduit Par: "Renais, vieux sabre de nos peres!"

Le refrain original est traduit par les éléments postposés: "Nous jurons!.../Jamais esclaves ne serons,/ Nous le jurons, jamais!"

Le refrain ainsi adapté reflète bien le rythme et la force de l'original. L'adaptation de Gaucheron touche certainement beaucoup plus le lecteur français

d'aujourd'hui que celle de la "belle infidele" de Gauthier.

Pourquoi Gaucheron comprend-il si bien le message de Petőfi? D'une part, il est très proche de nous autres, Hongrois, d'autre part, il étudie surtout l'aspect révolutionnaire du poète hongrois.

Gaucheron nous présente Petőfi comme le guide, qui "ne se contente pas de décrire l'état révoltant des choses. Il ne se contente pas de le déplorer. Il montre la voie, il s'affirme contre la royauté, contre les seigneurs et il esquisse l'avenir."²

Il donne la même importance à la qualité révolutionnaire du poète et à sa poésie politique:

"En fait, le rôle de Petőfi n'est pas seulement d'avoir suscité et conduit l'insurrection d'un jour. Il avait donné corps aux aspirations démocratiques et il continue à exprimer les aspirations de la gauche révolutionnaire dans le journal "Le 15 Mars". Chacun de ses poèmes est une intervention directe de la poésie dans la situation politique sur les deux plans qu'il félie sans cesse, le progrès social et la lutte pour l'indépendance nationale".³

Aussi Gaucheron a-t-il le mérite de parler de l'aspect populaire de la poésie de Petőfi:

"Son secret - dit-il - c'est qu'il a appris son cœur et l'accent même de ses poèmes au milieu de son peuple..."

C'est un poète populaire, parce que c'est l'école de son peuple qui le forme, parce qu'il représente, dans l'histoire de la poésie l'apparition claire des désirs et des aspirations du peuple, l'apparition des masses populaires dans la littérature, telles qu'elles sont et telles qu'elles veulent être". 4

Jacques Gaucheron choisit les poésies révélatrices de l'œuvre révolutionnaire de Petöfi, les poèmes traduits de ce choix sont les suivants: Contre les rois, J'ai révé de guerre, Destin découvre devant moi, Rossignols et alouettes, Une pensée me tourmente, Palais et Chaumiere, Chiens et Loups, Aux poètes du XIX^e siecle, A la jeunesse hongroise, Cette guerre, Au nom du peuple, Soldats en haillons, Le jugement, Le peuple, Lettre a J.Arany, La poésie, Chant national, Le 15 Mars 1848, Ma femme et mon sabre, A la nation, République, Révolution, 1848, A l'armée de Transylvanie, et Temps horribles. 5

Il nous reste à savourer le Chant national dans l'adaptation de Rousselot:

"Debout, hongrois, la patrie nous appelle!
C'est l'heure: a présent ou jamais!
Serons-nous esclaves ou libres?
Voilà le seul choix: décidez!
De par le Dieu des Hongrois nous jurons,
Oui, nous jurons,
Que jamais plus esclaves
Nous ne serons!

Jusqu'à présent, esclaves nous le fumes
Et nos ancêtres sont damnés:
Qui libre vécut et mourut,
Ne peut dormir en terre serve.
De par le Dieu de Hongrois nous jurons,
Oui, nous jurons,
Que jamais plus esclaves,
Nous ne serons!

Homme de rien, celui qui n'ose pas
Risquer la mort quand il le faut,
A qui sa pauvre vie importe
Plus que l'honneur de la patrie.
De par le Dieu des Hongrois nous jurons,
Oui, nous jurons,
Que jamais plus esclaves
Nous ne serons!

Plus éclatant le sabre que les chaînes
Et il orne bien mieux le bras!
Et pourtant nous portons des chaînes.
Nos vieux sabres, rendez-les nous!
De par le Dieu des Hongrois nous jurons,
Oui, nous jurons,
Que jamais plus esclaves
Nous ne serons!

Hongrois, ce nom sera beau de nouveau,
Digne de son renom d'antan.
Nous le laverons de la honte
Dont les siècles l'ont recouvert.
De part le Dieu des Hongrois nous jurons,
Oui, nous jurons,
Que jamais plus esclaves
Nous ne serons!

La ou plus tard s'éleveront nos tombes
Nos petits-fils s'inclineront
Et récitant une prière
Ils rediront nos noms sacrés.
De par le Dieu des Hongrois nous jurons,
Oui, nous jurons,
Que jamais plus esclaves
Nous ne serons!"

Les deux premiers vers de Rousselot sont conformes a ceux de Gaucheron. Le troisième vers pose la question historique la plus urgente de l'époque: "Rabok legyünk vagy szabadok?"
Gaucheron: "Soyons esclaves, soyons libres."
Rousselot: "Serons-nous esclaves ou libres?"
Dans l'adaptation de Rousselot le lecteur ressent mieux l'importance de la question poétique citée ci-dessus.

Quant au refrain, les deux traducteurs se heurtent a un terme tres spécifique de la langue hongroise: "A magyarek istenére..." Comment rendre la suffixe -re en français?
Gaucheron: "Par le Dieu des Hongrois..."
Rousselot: "De par le Dieu des Hongrois..."

L'élément postposé du hongrois ne peut être rendu en français qu'a l'aide des prépositions. D'ailleurs, par la juxtaposition immédiate de deux "Esküszünk!" /"Nous jurons!"/, c'est peut-être le refrain de Rousselot qui s'approche le plus de

celui du poète hongrois. Bien que cette dernière adaptation garde le mieux le message de Petőfi, cependant ses termes ne répondant pas toujours avec la même tension à la "brutalité" des termes hongrois dits par un jeune républicain. Par exemple: "Sehonnai bitang ember" est traduit par "homme de rien". Gaucheron le traduit mieux par "Misérables sans cœur sont ceux". Rousselot enlève la saveur spécifique de "Ide valed, régi kardunk!" /a peu près: par ici notre vieux sabre!/ et le transforme en une sorte de revendication: "Nos vieux sabres, rendez-les nous!" L'expression forte de la deuxième strophe comme "kárhözöttak ősapáink" est aussi fidèlement rendue que possible:

Gaucheron: "Et nos ancêtres sont maudits"

Rousselot: "Et nos ancêtres sont damnés".

La citation de la cinquième strophe nous prouve que Rousselot - ainsi que Gaucheron - a très bien compris l'optimisme révolutionnaire de Petőfi et sa foi ferme dans un meilleur avenir:

"Hongrois, ce nom sera beau de nouveau,

Digne de son renom d'antan.

Nous le laverons de la honte

Dont les siècles l'ont recouvert..."

Le grand mérite de Gaucheron et de Rousselot réside dans le fait que leurs adaptations permettent aux lecteurs français de comprendre la portée

révolutionnaire de la "Marseillaise Hongroise",
ainsi qu'elles leur font goûter la valeur littéraire
de l'œuvre originale.

Notes

1. L'irréconciliable, Petőfi, poète et révolutionnaire,
avec une préface d'Aurélien
Sauvageot, directeur de publi-
cation: Sándor Lukácsy, éditions
Corvina, Budapest, 1973.
ou.c.p.171.
2. Jacques Gaucheron: Poèmes révolutionnaires /1844-
1849/, éditeur Seghers, Paris,
1953.
3. Suzanne Palásti: La fortune littéraire de Petőfi
en France
cf. pp.135-138.
4. Ibid., ou.c.p.140.
5. Ibid., ou.c.p.140.

Il serait curieux de nous occuper de l'histoire des traductions. Au moins, il faudrait répondre à la question: les traductions françaises de "Jean le Preux" et de poésies ont-elles eu un écho?

Jusqu'à présent, nos recherches nous invitent à répondre par la négative. A part deux ou trois articles de complaisance, les poèmes traduits de Petőfi - à notre connaissance - n'ont rencontré aucun écho dans la critique française.

Le Jean le Preux de Delof a été publié aux Presses Universitaires de France, mais l'ouvrage est épuisé et n'a pas été réédité.

Jusqu'ici le plus grand succès de Petőfi en France est du à la Vie de Petőfi de Gyula Illyés, monographie adaptée du hongrois et préfacée par Jean Rousselet. ¹

Mais, avouons-le franchement, en France le succès véritable commence environ au cinquante millième exemplaire. Aucun auteur hongrois n'y est encore parvenu.

Est-ce que la poésie de Sándor Petőfi serait dépassée? Certains affirment - entre autre Guy Turbet-Delof - qu'elle est trop romantique pour le goût du public. "Si Burns, Hugo ou même Heine ne sont que des poètes tolérés dans leur propre pays, que peut

espérer un étranger qui, sous certains aspects, leur ressemble?"²

Alain Bosquet et Jean-Luc Moreau, qui s'occupent de notre littérature, sont d'accord pour affirmer que le génie de Petőfi, en français, ne se transmet qu'à travers des accommodements inévitables qui en quelque sorte diminuent sa vigueur et ne lui rendent pas justice. Le maximum que l'on puisse accomplir sera fatalement un compromis.

"Pour nous - avoue Bosquet - Petőfi sera toujours un poète traduit et non un poète naturellement et directement délectable. Le français n'étant pas une langue grammaticalement ni syntaxiquement flexible, les grands classiques étrangers ne donnent, dans notre idiome, que des traductions médiocres."³

Alain Bosquet rend cependant hommage aux traducteurs français, notamment à Jean Rousset, qui joint l'exactitude à la virtuosité.

Après avoir vu l'histoire des traductions de Petőfi à l'étranger et en France, après avoir vu et étudié les problèmes théoriques de la traduction, nous avons comparé les quatre traductions de "Jean le Preux". Nous avons analysé un poème d'amour "Fin septembre" et les trois traductions d'un poème révolutionnaire: le "Chant national". Nous avons du constater que sa poésie populaire et amoureuse est difficilement traduisible, tandis que

la traduction de ses idées révolutionnaires est plus heureuse.

Si Petőfi a connu à différentes époques, un grand succès en France, son œuvre est cependant ignorée par le public français. Le succès de Petőfi en France s'est davantage manifesté sous la forme d'une influence idéologique que d'une influence littéraire. Pour la génération républicaine de 1860-1870, il a été l'apôtre de la liberté et de la révolution. Petőfi a aussi exercé une profonde influence sur les jeunes poètes qui, vers 1880, se sont beaucoup inspirés de sa poésie populaire. Mais le nom de ces jeunes poètes ne devait pas passer à la postérité.

Dans la première moitié du XX^e siècle le silence s'est fait autour de son œuvre: aucune traduction n'était fidèle à l'original.

Dans "Le romantisme dans la littérature européenne", Paul Van Tieghem considère Petőfi comme un innovateur du romantisme européen, parce que le poète de la puszta introduit des éléments nouveaux dans le paysage romantique européen. ⁴

Mais l'apport de Petőfi est beaucoup plus important. Grâce à de très bonnes adaptations, l'ensemble de l'œuvre de Petőfi est lisible en français.

Actuellement, les travaux sur Petőfi semblent s'orienter dans la bonne direction. Pouvons-nous nous

attendre a plus d'optimisme au sujet du succes littéraire de Petőfi en France, qui ne cesse de se développer surtout depuis 1975, l'année du 150^e anniversaire de la naissance du poete hongrois? A notre avis, il faudrait développer les échanges culturels entre la Hongrie et la France, et ainsi, éditer en français un plus grand nombre d'oeuvres de Petőfi.

Le Larousse pa ru en 1975 présente ainsi notre poete:

"Le 15 mars 1848, il déclencha la révolution hongroise en enflammant la foule par son chant patriotique Debout, Magyar! Il tomba dans la bataille de Féhéregyháza /?!. Héros national, il est resté la figure la plus pure du romantisme hongrois." 5

Nous ne pouvons que de regretter ces erreurs...

Les gens de lettres français ont fait des efforts considérables et se font toujours pour faire connaitre la poésie hongroise, celle de Petőfi et d'autres auteurs littéraires, au public français. Pour que ces efforts soient couronnés de succes, il faut de tres bons adaptateurs, qui comme Gaucheron, Guillevic, Chaulot, Michel Manoll, Jean-Luc Moreau, Roger Richard, Rousselot et d'autres, ressentent le même amour envers la poésie hongroise que ressentaient les premiers adaptateurs français de Petőfi, Chassin et Taillandier.

Nous avons une confiance totale en des savants tels qu'Aurélien Sauvageot, Guy Turbet-Delof, Jean-Luc Moreau et d'autres. Leurs travaux aident à améliorer l'amitié franco-hongroise. Et qui sait? Peut-être un jour, grâce aux "hommes de bonne volonté", on pourrait parler de Petőfi comme "poète français" et non pas comme un poète exotique hongrois.

Même si Petőfi reste ignoré du public français, il n'en demeure pas moins qu'il est notre contemporain, et qu'une partie de son œuvre garde une valeur non seulement nationale, mais universelle.

Notes

1. Gyula Illyés: La vie de Petőfi, adapté du hongrois et préfacé par Jean Rousselot, Paris, 1962.
2. Béla Köpeczi: Révolté ou révolutionnaire? Éditions Corvina, Budapest et Odéon Diffusion, Paris, 1973. ou.c.p.ll.
3. Alain Bosquet: Petőfi, l'ouragan romantique, in Le livre hongrois, 1974/2. ou.c.pp.18-19.
4. Paul Van Tieghem: Le romantisme dans la littérature européenne, Paris, 1948. ou.c.p.252.
5. Larousse, six volumes en couleurs, 1975.

Additif

1.

Nous tenons à remercier tout particulièrement M. László Madácsy professeur en titre à la chaire de français de l'Université de Szeged, sans lequel la présente étude n'aurait pas pu être menée à bien, et qui nous a honoré de son aide et de ses conseils.

Nos sincères remerciements à Madame Suzanne Palásti qui a eu la gentillesse de nous faire part d'un exemplaire de sa these dactylographiée intitulée: La fortune littéraire de Petőfi en France, qu'elle a rédigée sous la direction de M. Jean-Luc Moreau professeur à l'Institut National des Langues et Civilisation Orientales, et avec les conseils de M. László Dobossy.

Remerciements aussi à M. Léonard Fontana, lecteur français du lycée de Szentes.

La these de Madame Suzanne Palásti reste un modèle de rigueur et d'analyse philologique.

Nous aimerais faire figurer en additif quelques fragments de cette these en particulier quatre poèmes d'un ouvrage de M. Paul A. Loffler et le compte rendu de l'Apôtre.

Additif

2.

M. Paul A. Loffler: Trois époques, trois poètes hongrois. Poèmes choisis de Sándor Petőfi, Endre Ady, Attila József, paru dans les "Cahiers poétiques, littéraires et champêtres": Plein Chant /trimestriel, été 1975, nouvelle série n° 27/ /Bassac, 16120 Châteauneuf-sur-Charente./

Paul A. Loffler nous présente les poèmes suivants:

De loin, Le rêve, Mes chants, Le buisson tremble...
Une pensée me tourmente, Qu'est-ce que l'amour?... Au bout du village petit auberge et Aux poètes du XIX^e siècle.
Nous aimerais reproduire les quatre poèmes suivants:
Mes chants, Le buisson tremble...., Une pensée me tourmente et Aux poètes du XIX^e siècle.

Mes chants:

Souvent je revasse en pensant,
Sans savoir à quoi je pense,
Je survole en longueur mon pays,
Le globe, le vaste monde!
Les chants qui naissent à ce moment
Sont les clairs de lune de mon âme rêveuse.

Pourquoi vivre pour la reverie,
Il vaudrait mieux vivre pour l'avenir,
Et me soucier... mais pourquoi me soucier?
Dieu est bon, il prendra soin de moi.
Les chants qui naissent à ce moment
Sont les papillons de mon âme insouciante.



Additif

3.

Si je rencontre une belle fille
J'enfouis mes soucis plus profondément,
Et je regarde au fond des yeux de la belle
Comme l'étoile au miroir d'un calme lac.
Les chants qui naissent a ce moment
Sont les roses sauvages de mon ame amoureuse.

Elle m'aime ? Je bois de bonheur,
Elle ne m'aime pas ? je bois de chagrin;
Et la ou il y a un verre et du vin,
La jaillit une gaité virile.
Les chants qui naissent a ce moment
Sont les arcs en ciel de mon ame grisée.

Ah! mais pendant que je tiens le verre,
Les mains de la nation sont liées,
Et comme le tintement du verre est joyeux
Autant est triste le bruit des chaînes.
Les chants qui naissent a ce moment
Sont les nuages de mon ame endolorie.

Mais pourquoi le peuple-serf endure-t-il tout ?
Pourquoi ne se leve-t-il pas, ne brise-t-il pas
ses chaînes ?

Attend-t-il que la rouille libere ses mains
Par la volonté de Dieu ?
Les chants qui naissent a ce moment
Sont les tonnerres de mon ame courroucée."

Le buisson tremble...

"Le buisson tremble, un
Oiseau s'est posé sur sa branche,
Mon ame tremble,

Additif

4.

Je me souviens de toi,
Je me souviens de toi
Chere petite fille,
Toi, dans le grand monde,
Le plus grand diamant !

Le Danube est gonflé,
Peut-être qu'il débordera.
Dans mon coeur
Tient a peine l'émotion.
Ma fleur, m'aimes-tu ?
Moi je t'aime ;
Ta mere, ton pere
Ne peuvent aimer plus que moi.

Quand nous étions ensemble
Je sais que tu m'as aimé.
C'était un été chaud,
Maintenant c'est l'hiver fréid.
Si tu ne m'aimes plus
Que Dieu te bénisse,
Mais si tu m'aimes encore,
Qu'il te bénisse mille fois.

Une pensée me tourmente :

"Une pensée me tourmente
Mourir dans mon lit sur des coussins !
Me faner lentement comme la fleur
Rongée par un mysterieux insecte;
Me consumer lentement, comme un cierge,
Abandonné dans une chambre vide.
Oh! mon dieu! ne me donne pas une telle mort,
Ne me donne, a moi, telle mort!"

Additif

5.

Que je sois arbre renversé par la foudre
Ou arraché avec ses racines par la tempête;
Que je sois rocher jeté dans la vallée
Par le tonnerre qui secoue terre et ciel...
Quand tous les peuples-esclaves
Secouant le joug entrent en lice
Avec leurs visages roses et drapeaux rouges
Et sur les drapeaux ce mot sacré:
"Liberté du Monde!"
-Et ils le crient
Ils le crient de l'Est à l'Ouest-
Que je tombe là, au champ de bataille,
Où la tyrannie et le peuple se heurtent,
Que mon jeune sang quitte la mon cœur,
Et quand la dernière parole de joie sortira de
mes lèvres
Qu'elle se perde dans le bruit de l'acier;
Dans la voix du clairon et du canon,
Et que sur mon cadavre
Des montures galopent
Vers le triomphe qui est en jeu
Et qu'elles me laissent là, écrasé.
Puis qu'en ramasse mes ossements dispersé,
Au grand jour de l'enterrement,
Quand solennellement accompagné d'une musique
funebre
Et les drapeaux parés d'un voile noir,
Seront déposés dans une tombe commune
Les héros morts pour toi, sainte liberté du Monde!"

Additif

6.

Aux poetes du XIX^e siecle :

"Que personne ne commence a la legere
A jouer sur les cordes !
Il se charge d'une lourde tache
Celui qui touche la lyre.
Si tu ne sais que chanter
Ton bonheur et tes souffrances,
Le monde n'a que faire de toi,
Pose l'instrument sacre.

Nous sommes dans le desert, comme jadis
Moise avec son peuple.
Il suivit la flamme que Dieu
Lui envoyait pour guide.
Aux temps nouveaux Dieu
Envoie les poetes comme
Flamme pour guider
Le peuple vers Canaan.

En evant done, ceux qui sont poetes,
Avec le peuple a travers feux et eaux!
Que maudit soit celui qui laisse
Tomber le drapeau du peuple,
Que maudit soit celui qui par lachete
Ou pour jouir de sa vie reste en arriere
Et pendant que le peuple lutte, se fatigue et sue,
Se repose a l'ombre.

Il y a des faux prophetes qui
Proclament sceleratement
qu'on peut s'arreter, disant c'est
Ici la terre promise.
Mensonge, perfide mensonge

Additif

7.

Démenti par des millions d'etres
Qui sous le soleil, de soif et de faim,
Se débattent désesprément.

Quand de la corne d'abondance
Tout le monde aura sa part,
Quand a la table de justice
Tout le monde aura sa place,
Quand la lumiere de l'esprit
Donnera sa clarté a toutes les maisons,
Alors nous pourrons dire: arretons-nous,
C'est ici Canaan.

Et en attendant? pas de repos,
Il faut lutter sans répit.
Peut-etre la vie ne paiera rien
Pour notre labeur,
Mais la mort fermera nos yeux
D'un doux baiser
Et laissera glisser notre corps couvert de soie
Sous la terre, avec des liens de fleurs."

Additif

8.

En 1975, a l'occasion du 125^e anniversaire de la mort de Sándor Petőfi, parut L'Apôtre dans l'adaptation de Jacques Gaucheron, chez les Éditeurs Français Réunis. La préface du livre est de Béla Köpeczi /secrétaire adjointe de l'Académie des Sciences de Hongrie/, qui après avoir analysé l'œuvre de Petőfi et démontré que ce poème "se sert de tous les accessoires de la littérature romantique sans en être cependant encombré, puisque le conflit entre un but juste et l'impossibilité de sa réalisation est étayé par la réalité d'une vie, de la vie d'un enfant abandonné /p.13./, rend hommage a la traduction de Jacques Gaucheron.

"La tache que Jacques Gaucheron - qui est un des meilleurs connasseurs de Petőfi... - a assumé est une des plus difficiles. Non seulement parce que la traduction est en général une entreprise téméraire, mais surtout parce qu'il s'est trouvé en face de la redoutable question: est-il possible de traduire un poème romantique pour un public français qui, dans sa grande majorité, s'il lit la poésie, n'a plus guère de gout pour cette tradition littéraire? Les caractères, les situations, les idées ne peuvent-elles pas sembler dépassés? Faut-il se servir du langage poétique d'un Lamartine ou d'un Victor Hugo après celui d'un Apollinaire, d'un Éluard, d'un Aragon? Gaucheron n'a pas été rébuté par ces difficultés: il a oeuvré pendant vingt ans et il présente maintenant le fruit de ce travail.

C'est maintenant au lecteur français de juger la réussite de son entreprise. En tant que Hongrois,

Additif

9.

je me contenterai d'attirer l'attention sur trois problèmes. D'abord, Jacques Gaucheron a essayé de rester aussi fidèle au texte hongrois que possible. Dans la tradition française, l'adaptation veut dire liberté plus ou moins grande que le traducteur prend à l'égard de l'original. Gaucheron a conservé du point de vue du contenu les plus petits détails sans faire de concessions à une certaine facilité que se présente surtout dans la traduction des éléments concrets. Tout y est décrit, tout y est situé, tout y est dit avec les mots de Petőfi.

Deuxièmement, il a conservé la forme de l'original, tout en se servant des moyens de la poésie moderne, fait qui a été rendu possible par le langage, par la liberté et la variété de la versification de Petőfi. Troisièmement, il y a délibérément refusé les archaïsmes afin de rendre la langue plus naturelle, plus simple, plus proche de nous. Ce n'est pas un texte de Lamartine ou de Victor Hugo que nous lisons, mais un poème dont le style est moderne sans être modernisé.

Il serait faux de dire que tout est moderne dans L'Apôtre de Petőfi; ce grand poème garde les marques de sa naissance, mais on peut s'interroger: les idées généreuses du poète hongrois ne sont-elles pas vivantes encore aujourd'hui? Cet élan de la jeunesse, cette passion pour la liberté, le bonheur, l'égalité, cette volonté avec laquelle il lutte pour leur réalisation, ne sont-ils pas aussi les objectifs de l'humanité de nos jours? Nous sommes reconnaissants à Jacques Gaucheron d'avoir rendu possible la transmission au lecteur français de ce message de Petőfi."

Ouvrages consultés.

- Pierre Abraham: "Domaine magyar" in Europe, juillet-aout 1963. Éditeurs Français Réunis
- Pierre Abraham: "Poésie et Révolution" in Europe, février 1973. Éd. Français Réunis.
- Eugene Bencze: "Petőfi, le grand poète romantique hongrois", in l'Archer, n° 11, novembre 1930.
- Thales Bernard: "Histoire de la poésie, 1864.
- László Bóka: "Cinq figures du passé. Sándor Petőfi..." in Europe, juillet-aout 1963.
- Alain Bosquet: "Petőfi, l'ouragan romantique", in Le livre hongrois, 1974/2.
- Sir John Bowring: Translation from Alexander Petőfi... Magyar poet. London Trubner. 1866.
- Charles Louis Chassin: La Hongrie, son génie et sa mission, Garnier, 1856.
- Charles Louis Chassin: Le poète de la révolution hongroise, A. Petőfi, Bruxelles, A. Lacroix. Paris. Pagnerre, 1860.
- Georges-Philippe Dhas: Adaptation versifiée de Jean le Preux d'Alexandre Petőfi, Préface de J. Hankiss, Éd. de la Sphere, 1937.
- G. P. Dhas: Trois poètes hongrois, Paris, 1937.
- H. Desbordes-Valmore et Ch. E. de Ujfalvy de Mező-Kövesd: Poésies Magyares, Paris, 1873.
- László Dobossy: "Magyar költők franciául", Irodalomtört. 1957/2.
- A. Dozon: Le Chevalier Jean. Conte magyar par A. Petőfi, suivi de quelques pièces lyriques du même auteur. Ernest Leroux éd., 1877.
- S. Eckhardt: Acta Litteraria I. 1957.

Ouvrages consultés.

- Françoise Frontin: Petőfi en France, Mémoire de maîtrise rédigé sous la direction de Charles Dedeyan, Paris IV. 1969.
- László Gara: Anthologie de la Poésie Hongroise du XIIe siècle à nos jours. Éditions du Seuil, 1962.
- Jacques Gaucheron: Irodalmi Ujság, 1952. n° 21.
- Jacques Gaucheron: Petőfi. Poèmes révolutionnaires 1844-49. Seghers, 1953.
- Jacques Gaucheron: L'Apôtre de Petőfi, préface de Béla Köpeczi, 1975. Les Éditeurs Français Réunis.
- Jacques Gaucheron: L'Apôtre de Petőfi, in Europe, février 1973.
- F. E. Gauthier: Jean le héros, Paris, 1897.
- F. E. Gauthier: Les grands poètes hongrois. Arany, Petőfi. Paris, Paul Ollendorf, 1898.
- Guillevic: Mes poètes hongrois, Éd. Cervina, 1967.
- Albert Gyergyai: "Du classicisme", in Europe, juillet-aout 1963.
- Gyula Illýés: Petőfi Sándor, Szépirodalmi Könyvkiadó Budapest, 1972.
- Gyula Illýés: "La vie de Petőfi", adapté du hongrois et préfacé par J. Rousselot, Paris, 1962.
- Gyula Illýés: "Pouvons-nous suivre le poète?", in Europe février 1973.
- György Kassai: "Sens et rythme, réflexions sur l'adaptation française d'un poème de Petőfi, in Études Finno-Ougriennes, Tomes VI-VII 1969 - 1970, Éd. Klincksieck, Paris.

Ouvrages consultés.

- Karl Maria Kertbeny: Alexander Petőfi's Dichtungen, des genialste Dichter Ungarns,
Z. Renan, 1860.
- István Király: "La continuité des idées révolutionnaires" in Europe, février 1973.
- Ignác Kont: "Petőfi a világirodalomban", Budapest, 1911.
- Dezső Kosztolányi: "A nyelv és lélek", Budapest, 1934.
- Béla Köpeczi: Révolté ou Révolutionnaire?
Ed, Corvina, Budapest et Odéon Diff.
Paris, 1973.
- Valéry Larbaud: Sous l'invocation de Saint-Jérôme,
Gallimard, 1946.
- András Lázár: "La littérature hongroise en France",
in Europe, juillet-aout 1963.
- István Lelkes: Petőfi en France, Nouvelle Revue de
Hongrie, Tome LX, janvier-juin, 1959, Budapest
- István Lelkes: "François-Étienne Adam, Archivum
Philologicum, 1938.
- Sándor Lukácsy: "La renommée mondiale de Petőfi",
Livres de Hongrie, Ed. Corvina, 1963.
- Sándor Lukácsy: "Le poète et la révolution" in
Europe, février 1973.
- Sándor Lukácsy: L'irréconciliable, Petőfi poète et
révolutionnaire, Ed. Corvina, Budapest, 1973.
- László Madácsy: Mérimée en Hongrie, Acta Romanica,
Szeged, 1972.
- Georges Mounin: Les problèmes théoriques de la traduction,
Ed. Gallimard, 1963.

Ouvrages consultés.

Suzanne Palásti: La fortune littéraire de Petőfi en France, these de doctorat, directeur de recherches: Jean-Luc Moreau, Paris III. 1976.

Petőfi összes költeményei. Szépirodalmi könyvkiadó, 1973.

Sándor Petőfi, Poemes, Éd. Corvina, Budapest, 1971. Présentation et choix par Jean Rousselot.

Antal Radó: A fordítás művészete, Budapest, 1953.

György Radó: "Petőfi et les Français", in Nouvelles Études Hongroises, Éd. Corvina, Budapest, 1974.

György Radó: "Petőfi et les Français" /suite/, in Nouvelles Études Hongroises, Vol. II. 1976.

Jean Rousselot: "La postérité de Petőfi", in Europe février 1973. Éd. Français Réunis.

Aurélien Sauvageot: Avant-propos des Nouvelles Hongroises, préface d'András Diószegi. Présentation d'A. Sauvageot. Seghers, 1961.

Aurélien Sauvageot: "La langue hongroise", in Europe, juillet-août 1963.

Aurélien Sauvageot: "Traduction française de la littérature hongroise", in Nouvelles Études Hongroises, 1971., Éd. Corvina

György Somlyó: Irodalmi Ujság, 1953/1.

István Sótér: "De la révolution de la poésie à la poésie de la révolution", in Europe, février 1973.

Saint-René Taillandier: La poésie hongroise au XIXe siècle, Extraits de la Revue des Deux Mondes, Paris, 1860 N° 26.

Ouvrages consultés.

Guy Turbet-Delof: Le Jean le Preux d'Alexandre Petőfi
Presses Universitaires de France,
1954.

J. Turóczci-Trostler: Petőfi belép a világirodalomba,
Ak. K., Bpest, 1974.

Paul Van Tieghem: Le romantisme dans la littérature
européenne, Paris, 1948.

Le Larousse en couleur et en trois volumes, 1966.

Le Larousse en couleur et en six volumes, 1975.

L' Universelle Bordas: Littérature Mondiale,
Littérature Hongroise, 1975. Paris.